

FACULTÉ LIBRE DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE PARIS

Le Christianisme de Ruskin

THÈSE

PRÉSENTÉE

A LA FACULTÉ LIBRE DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE PARIS
POUR OBTENIR LE GRADE DE BACHELIER EN THÉOLOGIE

Et soutenue publiquement

le Mars 1910, à heure

PAR

Charles GUILLON



CAHORS
IMPRIMERIE TYPOGRAPHIQUE A. COUESLANT

1910

FACULTÉ LIBRE DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE PARIS

Le Christianisme de Ruskin

THÈSE

PRÉSENTÉE

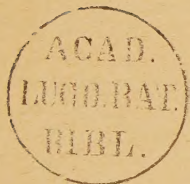
A LA FACULTÉ LIBRE DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE PARIS
POUR OBTENIR LE GRADE DE BACHELIER EN THÉOLOGIE

Et soutenue publiquement

le Mars 1910, à heure

PAR

Charles GUILLON



CAHORS
IMPRIMERIE TYPOGRAPHIQUE A. COUESLANT

—
1910

Faculté Libre de Théologie Protestante de Paris

Examineurs :

M. Jean MONNIER, Président de la Soutenance.

MM. Jean MONNIER.

Gaston BONET-MAURY.

Wilfred MONOD.

} Examineurs.

*La Faculté n'entend ni approuver ni désapprouver
les opinions particulières du candidat*

THÈSE N° 442

PRÉFACE

« Il était de la race d'Esaïe, et nous
avons perdu le dernier des prophètes. »
Daily Telegraph, 22 janvier 1900.

Plusieurs ouvrages ont déjà paru en France sur Ruskin, aucun ne s'est donné pour tâche principale d'étudier *le christianisme* du prophète de Brantwood. Les difficultés sont grandes pour définir sa pensée religieuse, car nous n'avons de lui aucun exposé de ses doctrines et nous sommes réduits à glaner çà et là une phrase, une exhortation, une sentence, et à coordonner en un tout des pensées de jeunesse et des critiques de vieillard qui souvent se contredisent. D'ailleurs il ne suffit pas, pour connaître un écrivain, de lire tous ses écrits, toutes ses biographies ou autobiographies ; il faut encore le comprendre et pour cela, faire en soi le silence, se replacer autant que possible dans ses conditions de vie et de milieu, livrer les mêmes combats et soutenir les mêmes luttes. Pour comprendre Ruskin, il faut encore avoir reçu la même éducation que lui, ressenti les mêmes aspirations et

deviné la raison et la valeur de ses silences. Les individualistes modernes se refusent à cette abdication momentanée de leur personnalité, craignant laisser quelque lambeau de leur moi sur les terres inconnues qu'ils doivent parcourir, ou revenir légèrement couverts de leur poussière.

J'ai retracé à grands traits, dans la première partie de cette thèse, l'évolution religieuse de Ruskin, et, dans la seconde, j'ai complété l'étude de sa pensée en analysant ses conceptions de Dieu, du Christ, des Ecritures, etc.

Lorsque le peintre veut saisir un effet de lumière au soleil couchant, il en fait une pochade, car les teintes célestes s'enfuient et disparaissent ne permettant à l'artiste qu'une brève analyse. Décrire l'évolution de la pensée ruskinienne offre les mêmes difficultés, nous y retrouvons les mêmes richesses de coloris mais aussi la même diversité et l'incessant changement.

Malgré sa personnalité, il faut nous souvenir que l'Angleterre du XIX^e siècle était encore sous l'influence des Shelley et des Wordsworth, du romantisme à l'imagination féconde et poétique, à l'âme religieuse. La Révolution française, les mouvements de 1830 et 1848, avaient influencé sa littérature, et des romanciers tels que W. Godwin, Holecroft, Thackeray, traitent dans leurs écrits les questions sociales et morales et sonnent avec les polémistes « le réveil des idées libérales. »

Vers 1820-1830, le socialisme anglais s'organise en mouvement syndical sous la direction d'Owen et les

Trades Unions se constituent. Dans l'Eglise Anglicane se produit la scission de la High church et de la Low church sous l'influence de Wilberforce et de Keeble. Le catholicisme prend un nouvel essor avec Newmann et Manning.

En 1838 paraît le *Sartor Resartus* de celui qui fut le maître et l'ami de Ruskin : Carlyle. Ses écrits, « interprétations de l'idée divine, révélations de l'infini » méprisant les dilettanti modernes, admirant les héros de l'humanité et les donnant en exemple aux générations à venir, influencèrent les écrivains qui devaient illustrer la littérature anglaise de la fin du XIX^e siècle ; Matthew Arnold, Dickens, Ruskin.

Ruskin doit beaucoup à Carlyle, mais c'est à l'ami, non à l'écrivain, à celui qui au moment des décisions et des luttes fut le sage conseiller. Ruskin n'eut qu'un maître favori, ce fut l'écossais Walter Scott, il ne cessa de le lire depuis son enfance jusqu'à sa vieillesse. Il retrouvait en lui son amour de la nature et du Moyen-Age, l'écho de la poésie des collines d'Ecosse. Il lui dédia ses premiers vers et à la fin de sa vie rappela dans ses souvenirs tout ce qu'il devait au compatriote de Knox.

Voyons maintenant ce qui caractérise et différencie Ruskin et fait de ce chrétien le « dernier des Prophètes. »

John Ruskin naquit le 8 février 1819 à Londres. Son père Jean-Jacques Ruskin était un des trois directeurs de la Maison Ruskin-Telford et Domecq qui importait en Angleterre le vin de Xérès, et sa mère, Margaret Cox était une puritaine austère « intelligente, extraordinairement pratique et naïvement ambitieuse. »

Elle consacra son fils à Dieu, comme Anne, l'éleva comme un futur Samuel dans la connaissance de la parole de Dieu, et Herne Hill, la maison d'habitation de la famille Ruskin devint une sorte de lieu saint, à l'abri de toute influence mondaine, où, dès que l'enfant put lire couramment, sa mère, comme il nous le raconte lui-même dans *Præterita*, commença un cours biblique, qui jusqu'à son entrée à Oxford ne fut jamais interrompu. « Nous lisions » dit-il « les versets tour à tour, elle surveillait chacune des intonations de ma voix et corrigeait celles qui étaient fausses, jusqu'à ce qu'elle me fit comprendre avec justesse et vigueur le verset que j'étais capable de saisir. » Les passages étudiés étaient souvent au-dessus de la compréhension de l'enfant ; peu importait à la mère du moment que le verset avait été appris avec l'intonation juste, un jour viendrait où l'homme en saisirait le sens exact. Les passages bibliques qui effraient certains éducateurs modernes rêvant de Bibles expurgées, n'effrayaient pas la puritaine. « Ainsi », continue Ruskin, « elle commença au premier verset de la Genèse et alla droit à travers la Bible jusqu'au dernier de l'Apocalypse ; sans passer les noms difficiles, Nombres, la Loi Lévitique, pour recommencer à la Genèse le jour suivant. Si le nom était difficile, meilleur était l'exercice de prononciation, si le chapitre était ennuyeux, meilleure était la leçon de patience ; s'il était rebutant, meilleure était la leçon de foi. »

Cette heure de lecture biblique était sacrée, aucune occupation domestique, aucun visiteur ne devait interrompre

l'étude des deux ou trois chapitres quotidiens qui s'enrichissaient souvent des « belles et vieilles paraphrases écossaises. »

La méthode exégétique maternelle qui consistait à lire exactement, avec la juste intonation le mot ou le verset biblique, — exégèse d'une simple femme qui aime la vérité. — devint la méthode de son fils, et nous aurons l'occasion de l'étudier au cours de cet essai. Les leçons étaient parfois difficiles, l'étude du psaume CXIX qui devait devenir pour lui le plus « précieux », car il y trouvait « une passion glorieuse et débordante de la Loi de Dieu », lui demanda beaucoup de travail. Il paraît même que les pages contenant le 8^e chapitre de 1 Rois et le 32^e chapitre du Deutéronome étaient noires, usées, l'étude de ces deux chapitres lui ayant coûté beaucoup de peine. Dans *Præterita* il nous donne la liste de ces passages difficiles intéressants à connaître, car ils restèrent les mieux gravés dans sa mémoire. La voici :

Exode, ch. XV et XX. *2 Samuel*, ch. 1^{er} 17 à 27. *1 Rois*, ch. VIII. *Psaumes*, XXIII, XXXII, XC, XCI, CIII, CXII, CXIX, CXXXIX. *Proverbes*, ch. II, III, VIII, XII. *Esaïe*, ch. LVIII. *Matthieu*, ch. V, VI, VII. *Actes des Apôtres*, ch. XXVI. *1 Corinthiens*, XIII, XV. *Jacques*, IV. *Apocalypse*, V, VI.

De ces difficultés il dira plus tard : « Je considère en toute loyauté que la prise de possession de ces chapitres a été la partie la plus précieuse et en somme la seule partie essentielle de toute mon éducation ».

Dans la matinée il étudiait aussi un peu de latin et de grec, et s'aperçut que les grecs « aimaient les colombes, les hirondelles et les roses » autant que lui. Le reste du temps l'enfant était son propre maître. Il en profitait pour « observer la croissance des plantes, mesurer le bleu du ciel et guetter la fuite des nuages ». Les jouets lui étaient interdits.

Pendant la semaine, les romans de Walter Scott et l'Iliade étaient sa grande distraction ; le dimanche, Robinson Crusoe et le *Pilgrim's Progress*.

Un simple fait nous montrera l'homme dans l'enfant, sa

haine de tout formalisme et sa passion pour la nature. Le dimanche la famille Ruskin se rendait pour déjeuner chez une tante maternelle, et le plat habituel était du mouton froid ; or John n'aimait que le mouton chaud ; aussi, nous dit-il dans ses mémoires, « je pensais à ce jour avec terreur depuis le vendredi et ne me réjouissais qu'au matin du lundi ». La brave tante était cependant chaque fois pardonnée, n'avait-elle pas un beau jardin sur les bords de la Tay, où John se croyait au Paradis !

Au culte il était attentif et étonnait les amis de sa mère en reproduisant les sermons du Rev. Howell, mais il avait soin de les ramener à une longueur exemplaire de « 11 mots », et comme garantie de leur pureté évangélique il commençait ainsi : « Peuple, sois bon ».

A huit ans il fait mieux que prêcher, il écrit cette strophe.

« La main de l'homme

A élevé des montagnes de pygmées et des tombes gigantesques.

La main de Dieu a dressé les cimes des monts

Mais n'a pas fait de tombes. »

Jusqu'alors Ruskin n'avait eu qu'un maître, sa mère, et voici comment, au déclin de sa vie il jugera cette éducation. « Malgré mes craintes, mes doutes et mes fautes, je n'ai jamais été infidèle à ces chapitres de la Bible, et je n'ai jamais trahi le premier commandement du chapitre que j'ai dû répéter le plus souvent : *« Que la miséricorde et la vérité ne t'abandonnent jamais. »*

Ses parents lui enseignèrent dans son enfance trois précieuses choses : *la paix*, aucune querelle ne venant troubler l'harmonie du foyer paternel : *l'obéissance* et *la foi*, toutes les promesses faites étant tenues.

Mais il dit aussi avec tristesse : « Je n'avais rien à aimer. Mes parents étaient, en quelque sorte pour moi des forces visibles de la nature et je ne les aimais pas plus que le soleil et la lune, seulement j'aurais été ennuyé et perdu si l'un d'eux était mort (combien plus encore maintenant que tous les deux sont partis), encore moins aimais-je Dieu, non pas que j'eusse quelque querelle avec Lui, ni crainte, mais sim-

plement je trouvais que ce que les gens disaient être Son service était désagréable, et ce qu'ils me disaient être Son livre, ennuyeux. » « Je n'avais aucun danger à craindre, aussi ma force ne fut jamais exercée, ma patience jamais mise à l'épreuve et mon courage jamais fortifié ». Il regrette enfin son manque d'éducation mondaine et, par-dessus tout, de n'avoir pas joui d'une liberté assez grande pour être capable de discerner entre le bien et le mal et d'être volontairement vertueux.

Ces paroles écrites à la fin d'une vie, semblent regretter une jeunesse solitaire et triste. Il ne faut accorder qu'une valeur relative à ces jugements d'un vieillard qui se souvient des temps de lutte continuelle où il était sous la tutelle de ses parents, dont les idées différaient des siennes.

Si l'homme est en germe dans l'enfant la révolte enfantine de chaque dimanche est bien la première de ses nombreuses critiques du formalisme religieux ; les longues heures passées sur les bords de la Tay nous font prévoir les retraites bienfaisantes au bord du Léman, près de la montagne sainte. L'attention de l'enfant au sermon du dimanche, nous révèle la conscience et le sérieux de la pensée de Ruskin qui à dix ans, pouvait philosopher sur l'inanité du bonheur. Enfin avant de continuer l'étude de sa vie et de sa pensée, il faut nous souvenir que nous avons en John Ruskin un privilégié dont toute l'enfance, grâce à sa mère, s'écoula dans la compagnie et la communion des prophètes d'Israël, des Apôtres et du Christ. Aux heures de doute il ne leur sera jamais infidèle, et puisera dans leurs écrits tous les thèmes qui devront servir à ses éloquentes prophéties artistiques, religieuses ou morales.



Au mois de mai 1833 la famille de Ruskin traversait la Manche pour débarquer à Calais, parcourait la Picardie, les Flandres et entraînait en Suisse à Schaffouse par une de ces journées si rares où les Alpes consentent à abandonner leur voile de brume. Nos voyageurs montèrent sur la terrasse de

la ville et furent émerveillés par le spectacle qui se déroulait à leurs yeux. L'enfant fut étonné, son âme s'éveilla, rien ne fut modifié dans ses sentiments religieux ou dans ses croyances, mais il prit conscience de sa nature et de sa vocation :

« C'est ainsi que le sang plein de force, le cœur plein de
« flamme, sans le moindre désir d'être autre que je n'étais,
« d'avoir plus que je n'avais, connaissant la douleur, assez
« pour prendre la vie au sérieux, sans pour cela en affaiblir
« le moins du monde les ressorts ; ayant assez de notions
« dans la tête et de sensibilité dans le cœur pour que la vue
« des Alpes ne fût pas seulement pour moi la révélation
« de la beauté de la terre mais aussi la lecture de la pre-
« mière page de son livre ; je descendis ce soir-là de la ter-
« rasse de Schaffouse, avec tout ce qu'il devait y avoir de
« noble et d'utile dans ma destinée, fixé pour toujours »¹.

Le reste du voyage ne modifia en rien cette impression et à son retour en Angleterre il continua ses études avec le Rev. Dale qui lui fit lire Byron — l'inspirateur des premiers essais poétiques de Ruskin. La maladie vint interrompre son travail, et sur les conseils des médecins, la famille entreprenait un second voyage en 1835.

Dans le premier, John Ruskin avait découvert la montagne, dans le second il devait découvrir l'architecture gothique, les Bibles de pierre d'Abbeville et de Rouen.

Pour comprendre les impressions de Ruskin sur Rouen, il faut avoir visité cette ville par une belle matinée d'été lorsque tout dort encore dans la cité normande et que la foule des trains de plaisir ou des touristes ne l'a pas envahie. Alors seulement, dans cette contemplation silencieuse des portiques et des nefs, dans la conversation muette avec les vieux saints de pierre, qui demeurent tandis que vous passez, vous saisissez les raisons qui font dire à Ruskin que Rouen fut avec Genève et Pise l'un des trois centres de sa vie, une des villes qui l'inspirèrent et le dirigerent dans tout ce qu'il devait entreprendre.

Au cours de ce voyage il retourna en Suisse en passant par le col de la Faucille. Arrivé au col, le jeune Ruskin vit surgir dans l'échancrure de la montagne le Mont Blanc — son

¹ *Præterita*, vol. 1, ch. VI.

Sinaï — et à mesure que le voyageur descendait vers Gex, la terre sainte de son travail futur, la vraie demeure en ce monde du prophète de Brantwood, se déroulait à ses pieds. L'enfant déborda de joie, les forces et la santé commencèrent à lui revenir, il put bientôt retourner en Angleterre où, au commencement de 1836, M. Domecq, l'associé de son père vint à Herne-Hill avec ses quatre filles, dont l'aînée Adèle-Clotilde était une jolie brune.

Notre futur prophète n'était pas assez mystique pour ignorer l'amour terrestre, mais, hélas ! encore trop théologien pour parler d'amour à l'espiègle enfant qui riait toujours quand notre pauvre John ne trouvait d'autres sujets d'entretien que l'Armada, la bataille de Waterloo et la transsubstantiation.

Nous voyons déjà dans ce premier éveil de la nature que celui qui pendant toute son enfance n'avait eu à aimer que lui-même et quelques nids de fourmis, ne devait jamais être compris par aucune femme et ne connaître de l'amour que les douleurs.

Un des critiques de Ruskin prétend que malgré ses deuils, ses tristesses, son divorce même, « le grand enthousiaste ne paraît pas avoir détourné un seul instant ses yeux des horizons radieux qu'il aime seuls au monde, mais continua son rêve mystique ».

C'est simplement prendre l'apparence pour la réalité et oublier que sa première déception amoureuse le mena jusqu'aux portes de la mort. C'est oublier aussi que cet homme n'eut jamais dans son enfance d'autre confident que lui-même, qu'il apprit à souffrir en silence, que son âme délicate, éprise de paix, d'amour et de beauté n'aimait pas l'étalement de la souffrance, même de la sienne et qu'il préféra en garder le secret.

Ces douleurs sommeilleront peut-être encore longtemps, les luttes de la pensée et de la conscience viendront un jour les réveiller et quand nous verrons dans la vie de Ruskin un changement complet d'orientation se produire, il faudra nous en souvenir.

Pour oublier sa tristesse il écrit et dessine. Il commence

en 1836 la série de ses critiques artistiques en défendant Turner, et en 1837 il entre comme étudiant à l'Université d'Oxford, qui était à cette époque en pleine crise intellectuelle et religieuse.

Les sciences naturelles s'y développaient et les deux mouvements de la *High Church* et de la *Low Church* commençaient à s'y dessiner. Rien dans son autobiographie ni dans ses écrits ne nous permet de dire qu'Oxford modifia ses pensées. Dépaycé dans cette Université de *gentlemen commoners* dont les travaux écrits ne dépassaient pas « douze lignes de quatre mots chacune », qui n'appréciaient Ruskin que pour son bon Xérès, il demanda à sa mère de venir le rejoindre pour lui tenir compagnie. La mère n'hésita pas et vint s'installer à Oxford où elle recevait son fils tous les jours chez elle à l'heure du thé. Il compléta naturellement ses études classiques, se plaisant surtout dans la compagnie de Thucydide, d'Aristote et de Platon. Ces deux derniers écrivains devaient inspirer ses théories artistiques. Les philosophes allemands ne firent jamais ses délices, ils étaient vraiment trop abstraits et la « folle du logis » de notre étudiant, dépaycée dans ce monde nouveau, vagabondait un peu. Tout en pensant à Adèle-Clotilde, il se demandait pourquoi les anges n'apparaissaient plus comme au temps d'Abraham, — Adèle ne pouvant être un ange puisqu'elle était catholique romaine —, il regrettait de ne pas avoir vécu au temps du Christ pour monter avec Lui sur la montagne et traverser le lac de Galilée, au lieu d'être obligé de parcourir St-Bride's ou Fleet Street, et renonçait à imiter le *Christian* du *Pilgrim's Progress* car Billiter Street ou la tour du Wharf, où son père avait ses caves, et le jardin de Herne Hill où mûrissaient les cerises, ne pouvaient représenter pour lui la « Cité de la Destruction ». Il concluait d'après ses pensées et ses lectures bibliques qu'il n'avait rien fait qui méritât l'enfer, mais trouvait étonnant que la « crème des crèmes des gens religieux » n'était pas plus pressée d'aller au ciel.

Dans ses poèmes écrits pour les concours annuels d'Oxford sa pensée s'est un peu affranchie de la tutelle maternelle, mais ses sentiments religieux n'ont fait que se développer,

grâce sans doute au culte journalier, aux réunions de prières de Christ Church, ainsi qu'à sa lecture quotidienne de la Bible. La mère pouvait toujours espérer que son fils deviendrait évêque.

Adèle-Clotilde revint en Angleterre, mais se maria bientôt après en France. Ruskin, deux mois après ce mariage, tombait gravement malade, devait quitter l'Angleterre et, seules les brises vivifiantes des Alpes purent lui redonner l'espoir et le désir de vivre.

Ces différentes crises morales et physiques n'avaient pas ébranlé sa foi religieuse, n'était-ce pas Dieu qui lui redonnait chaque fois la vie en lui permettant de contempler ses œuvres et de subir leur action bienfaisante.

En 1841, prêt à passer son examen de bachelier à l'Université d'Oxford, il renonça à la carrière ecclésiastique, non qu'il eût perdu la foi, mais plutôt par raison de santé. Il renonçait peut-être au port de la lévite, mais non pas au droit de prêcher du haut de son échelle tout en analysant une fresque de Giotto, sous les porches des vieilles cathédrales gothiques en interrogeant les vieux saints de pierre qui avaient toujours quelque chose de nouveau à dire à ce fils de puritain, dans les boutiques des marchands de pierres précieuses et jusque dans les guides de voyage.

Le futur prédicateur qui renonce aux études théologiques est consciencieux, il se livre immédiatement tout entier à ses études d'art, il enrichit les notes rapportées de ses premiers voyages en Italie par de nouveaux documents. La tâche était difficile, la terre de Giotto, de Raphaël et du Tintoret ne se dévoilait que lentement à l'œil du puritain écossais qui avait quelque peine à s'habituer au brillant coloris de l'école vénitienne. La nature même, celle qui lui avait redonné si souvent la vie, avait encore des secrets pour lui en 1841, quand il reconnut enfin que « Dieu a fait chaque chose belle en son heure » et que la nature est une des révélations divines.



Les années comprises entre 1843 et 1854 sont les plus bril-

lantes de la carrière littéraire de John Ruskin, celles où il écrit : *Modern Painters. The seven Lamps of Architecture. The Stones of Venice.*

Pour caractériser toute cette période, nous résumerons les idées religieuses de *Modern Painters* en négligeant, pour donner plus de clarté à cette étude, les contradictions apparentes ; et nous reprendrons ensuite l'étude de tous les signes avant-coureurs de la crise de 1860.

Voici comment celui, que d'aucuns traitent volontiers de panthéiste, résume son œuvre dans la préface du cinquième volume des *Modern Painters* : « J'ai voulu dans ce long travail célébrer la perfection de la beauté immortelle de l'œuvre de Dieu, et juger l'ouvrage de l'homme d'après son respect et sa soumission envers la nature ». N'est-ce pas distinguer nettement Dieu de la nature qui est sa création, et affirmer la beauté de l'œuvre des sept jours. Le Dieu de Ruskin qui est toujours Celui que sa mère et la Bible lui ont révélé, est inconcevable pour l'esprit en tant que Créateur et Souverain maître du monde, mais seulement comme Juge et Protecteur de l'homme. La Nature qui reste parfaite, grâce à sa relation continuelle avec son auteur, ne sert jamais à notre écrivain de preuve directe de l'existence de Dieu, comme elle aurait pu servir à un Voltaire, mais d'exemple pour l'homme.

L'homme qui avait reçu de son Créateur la plus grande part d'intelligence parmi tous les êtres de l'Univers est devenu l'inférieur de la Nature depuis la chute d'Adam.

Fuyant devant l'Eternel il a rompu les liens qui l'unissaient à Lui. La Nature n'ayant pas connu cette chute se trouve interposée entre Dieu et l'homme et sert à Ruskin comme à Job et au Christ, d'exemple et de chemin pour ramener l'homme à son Créateur. Elle devient « le canal de certaines vérités sacrées qui ne peuvent être communiquées par aucun autre moyen ». Ruskin a souvent fréquenté Florence et par les fresques de Giotto et de Fra Angelico, saint François est devenu inconsciemment son maître.

L'homme n'a pas seulement péché contre Dieu, mais encore contre la Nature, et ne peut plus entendre aucun lan-

gage divin, car il a changé « les cathédrales de la terre en champs de course et mange sur les autels des cathédrales de pierre. La Nature, comme Dieu, réclame de l'homme le même amour et le même repentir pour se révéler à nouveau à la créature déchue. « Celui qui n'aime ni Dieu ni son frère, ne peut aimer l'herbe qui est sous ses pieds, ni les êtres créés qui ne vivent pas pour son usage, remplissant ces espaces de l'Univers dont il n'a pas besoin ; tandis que d'autre part, nul ne peut aimer Dieu, ni son frère, dans l'humanité, sans aimer toutes les choses que son Père aime. »

Mais pour aimer, il faut être pur. Seuls « ceux qui ont le cœur pur verront Dieu » et comprendront la Nature. Cette prétention est par trop grande pour certains critiques qui crient au « mystique puritain ». Il s'en faut de peu qu'ils ne se donnent en exemple pour prouver que ni la sainteté, ni la pureté ne sont nécessaires pour comprendre la nature et en ressentir toutes les jouissances artistiques. Ruskin leur répond à l'avance « qu'il ne commit jamais une erreur ou une faute sans que fût diminuée sa puissance d'aimer, de jouir et de comprendre. »

La Nature est le royaume terrestre de Dieu. L'homme qui veut y entrer doit se soumettre aux règles évangéliques et devenir semblable à un enfant, posséder sa foi et sa curiosité sympathique sans cesse éveillée. Ce royaume n'a pas de limite, vous pouvez le trouver à Schaffouse aussi bien qu'au col de la Faucille, si vous avez eu soin de laisser dans la vallée tous les soucis de la terre.

Les Prophètes, le Messie, les Saints, avant toute action et toute parole se retiraient au désert pour méditer et écouter dans le silence les leçons profondément humaines de l'arbre et de la source et leur enseignement conservait toujours un souvenir de ces heures de méditation. Notre futur prophète est attentif aux leçons du lys et de la fourmi. Les montagnes deviennent pour lui « les cathédrales de la terre, avec leurs portes de rochers, leurs parvis de nuages, leurs chœurs de ruisseaux et de pierres, leurs autels de neige, leurs voûtes de pourpre sillonnées sans cesse par les étoiles » et comme Michée il élève ses « yeux vers les montagnes. »

Moïse, pour entendre Jéhovah, montait sur le Sinaï. Elie s'enfuyait sur l'Horeb. Ruskin chercha aux pieds des Alpes l'inspiration, et voici ce qu'il vit :

« La terre fut ébranlée, les cieux aussi se fondirent en la présence de Dieu ». « Il a mis son arc dans les nuées » ; « c'est d'elles qu'il a fait le tabernacle du soleil »..... Par le firmament des nuages le pavé d'or est étalé le matin, pour que passent les roues de son char ; par le firmament des nuages, le temple est bâti pour sa présence, afin qu'il l'emplisse de lumière à midi ; par le firmament des nuages, le voile de pourpre est refermé, le soir, autour du sanctuaire de son repos..... Comme Créateur de tous les mondes et habitant de l'Eternité, nous ne pouvons concevoir Dieu, mais comme Juge et comme Protecteur de l'homme, les cieux sont, en vérité, le lieu de Sa demeure. « Ne jurez, ni par le ciel, car c'est le trône de Dieu, ni par la terre, car c'est Son marchepied. » Et toutes ces allées et venues de pluie fécondante et d'ombre délicieuse, toutes ces visions de palais d'argent bâtis sur l'horizon, et la voix des vents plaintifs et des tonnerres menaçants, et la splendeur des robes colorées et des rais aux faisceaux brisés n'ont qu'un but : rendre plus profond en nos cœurs le sentiment de tout ce que renferment de librement consenti, de positif et de précieux ces simples mots : « Notre Père qui es aux cieux.....¹ »

Le Dieu de Ruskin est bien celui des patriarches qui se souviennent des mythes assyro-babyloniens, celui des prophètes qui châtient, celui du Christ qui nourrit et qui aime.

Nous sommés loin des questions artistiques dont Ruskin voulait nous entretenir dans ses écrits ; pas si loin qu'on peut le penser, car tout grand artiste doit imiter la nature, or comment la rendre parfaitement sur la toile sans la comprendre et sans l'aimer ? Comment l'aimer sans posséder toutes les qualités qu'un tel amour réclame ! Etre un artiste, c'est aimer la nature et lui être fidèle, aucune science, qu'il s'agisse de la géométrie, de la perspective ou de l'anatomie ne peut remplacer le sentiment artistique.

¹ *Modern Painters*, tome 4, part. 5, chap. 6.

La science et l'art diffèrent par la nature de leurs *fonctions*, la première *sait*, la seconde *crée*. La science s'occupe des choses telles qu'elles sont, l'art de l'effet produit sur l'homme. Deux vérités en dérivent : « la vérité essentielle » et la « vérité d'aspect ». La science se sert de la raison, l'art de la perception et du sentiment, et dans ce dernier domaine « rien ne doit s'interposer entre la nature et l'œil de l'artiste entre Dieu et l'âme de l'artiste ». Le peintre ou le sculpteur ne doit ni savoir, ni philosopher, mais voir, sentir, fixer l'idée qui va s'évanouir, immortaliser sur la toile ce qui n'a pas de durée et trouver, par simple intuition et subitement, ce que les savants mettent cinquante ans à découvrir à force de raisonnement.

L'artiste qui exprime toute la joie qu'il a ressentie en contemplant l'œuvre de Dieu trouvera dans les *Seven Lamps of Architecture* toutes les lois qu'il devra respecter s'il veut produire un chef-d'œuvre architectural.

Il suffira d'en énoncer quelques unes pour en montrer le caractère moral. Le beau doit toujours être subordonné au vrai et au bien. La vérité doit être respectée. Les matériaux employés doivent provenir du lieu même où l'on construit et non de pays étrangers. Les imitations de la pierre ou du bois, les ornements et les murs inutiles sont des mensonges et doivent être bannis. Il doit se dégager de tout édifice une expression de force capable de frapper l'imagination et d'élever les pensées de l'homme. L'architecte doit enfin se souvenir que les murs des palais qu'il aura construits n'auront toute leur valeur qu'après avoir vu couler le sang des révolutions et des guerres et lorsqu'ils seront devenus les témoins des grandeurs passées.

Un exemple doit illustrer et prouver les théories de Ruskin : il le cherche à Venise. Venise fut forte et vaillante tant que son peuple religieux construisit des cathédrales en témoignage de sa foi et de sa confiance en Dieu, affirmant ainsi « qu'il existe un trésor que le marchand ne peut acheter à aucun prix et une jouissance plus précieuse que toutes les autres » et qu'un jour le Christ viendra « pour juger et rendre la justice ». Du moment où la cité oublia les vérités

qu'elle avait proclamées, rejeta toute honte et toute contrainte et dans sa folie commit ses crimes « en face de la maison de Dieu où brillaient les lettres de la Loi », le dôme blanc de Saint-Marc dit à l'oreille morte de Venise : « Sache que pour toutes ces choses tu seras jugée par le Seigneur » et la destruction vint.

Ainsi les *Stones of Venice* nous apprennent que la grandeur chevaleresque et artistique d'une nation dépend à la fois de la valeur morale de ses chefs et de son peuple.

Il reste une brochure à examiner pour connaître toute la pensée religieuse de Ruskin à cette époque. *Notes on the construction of Sheepfolds.* Comme elle se trouve analysée dans un autre chapitre nous rechercherons immédiatement quels signes font prévoir la rapide évolution de la pensée de Ruskin.

La révolution de 1848 ne trouble pas seulement la France et les gouvernements européens, Ruskin qui vogue sur les eaux de Venise ne trouve plus la paix. Sa conscience s'éveille il se demande si cette vie de douce quiétude et d'égoïsme est bien la vie qu'il doit mener. « Notre époque, dit-il, n'est pas un temps où l'on peut regarder les nuages ou rêver près des eaux tranquilles. Il faut travailler à quelque chose de plus sérieux ». W. Collingwood, son biographe, relate qu'à la même époque il écrit à l'un de ses amis que ce n'est plus l'heure de philosopher car « les blasphèmes de la terre deviennent chaque jour plus forts, et les misères chaque jour plus lourdes ».

En 1851 Ruskin est toujours l'homme profondément religieux qui rêve d'unir tous les protestants en un seul troupeau, mais les chagrins familiers viennent déposer un peu d'amertume dans son cœur, la paix qu'il aime est troublée par des incompréhensions et des doutes de toutes sortes, qu'il n'ose même pas formuler. La lutte se prépare quand par bonheur il rencontre Carlyle.

Les deux écossais étaient faits pour se comprendre et combattre ensemble. Ruskin lit Carlyle, Carlyle lit Ruskin, ils s'admirent et s'encouragent mutuellement, et l'auteur des *Héros* proclame qu'ils marchent « vers une nouvelle humanité plus large..... ou vers la mort. ».

Cette amitié vient en son temps et donne une orientation nouvelle à l'activité de Ruskin. En composant les *Stones of Venice*, Ruskin avait appris à connaître le peuple, à l'aimer, à se souvenir de son influence dans la destinée d'une nation, Carlyle achève cette éducation en initiant l'auteur de *Fors Clavigera* aux questions sociales.

La lutte pour les Préraphaélites ne peut pas nous intéresser dans cette étude, elle nous montre simplement la franchise de Ruskin et son besoin ardent de défendre ceux dont il a reconnu l'effort sincère et qui surtout appliquent sans le savoir ses théories artistiques.

Abandonné par la femme qu'il avait épousée quelques années auparavant, il retourne chez ses parents qu'il ne quittera plus. Sa mère revit les années passées où elle lisait la Bible avec son cher John qui est revenu. Le père trouve bientôt que son fils perd la tête en se passionnant pour les questions sociales et l'économie politique. La douce influence familiale n'est qu'apparente, Ruskin est engagé dans la grande lutte économique qui passionna tous les écrivains anglais du dix-neuvième siècle et dont il doit devenir le principal champion.

En 1854, il s'inscrit sur la liste des professeurs volontaires du *Working Men's College* pour y enseigner le dessin. Il s'aperçoit bientôt que tout ce qu'il enseigne est inutile si l'on ne rend pas les classes ouvrières « plus heureuses, plus sages et meilleures ». Il découvre toutes les misères ouvrières et les théories des économistes lui apparaissent comme fausses. Il le proclame, et celui qui hier encore rêvait sur les bords du Lido et nous charmait par son style, emploie aujourd'hui son éloquence pour nous crier que : « Tant qu'il y aura des hommes sans couverture pour leurs lits, sans linge pour leur corps, ce sont des couvertures et des vêtements qu'il faudra demander à nos ouvriers et non des dentelles ». Les hommes restent aveugles volontairement et ne veulent pas voir sur les « joyeuses robes blanches des taches sombres et étranges; des dessous écarlates que l'on ignore, des taches d'un rouge que l'Océan ne saurait laver », et, les têtes blondes couronnées de jolies fleurs « sont enroulées d'une herbe à

laquelle on ne songe pas, celle qui pousse sur les tombeaux ».

La foi presbytérienne pourra-t-elle s'allier à ces idées socialistes ? Ruskin est une âme ardente et les doutes viennent comme une tempête, mais le ciel s'éclaircira de nouveau au déclin du jour. Dans *Præterita* il nous raconte une pénible discussion qu'il eut à cette époque avec Denison Maurice sur la Bible au *Working Men's College* et il termine ainsi : « Pour la première fois de ma vie je me trouvais face à face avec l'infidélité religieuse, chez un homme sans vanité comme sans ambition, mais qui instinctivement et inconsciemment ne se fiait qu'à lui pour interpréter tous les sentiments des hommes et des anges. »

En 1858, il entre dans une Eglise de Turin pour prier, il voit « un petit idiot, qui prêchait à quinze vieilles femmes et trois bonshommes, leur déclarant qu'eux seuls, à Turin, étaient les vrais enfants de Dieu ». Il sort en disant : « ma foi maternelle et protestante vient de s'éteindre, que me reste-t-il ? » Il a perdu sa foi protestante, a-t-il été converti au catholicisme par quelque St François inconnu rencontré dans un couvent d'Italie ? Non, il ne croit pas plus au Pape qu'au Khan de Tartarie. Il continue à lire la Bible chaque matin, les grandes vérités sociales il les retrouve dans les prophètes, mais il ne les a jamais entendues prêcher du haut d'une chaire protestante et c'est pour cela qu'il se dépouille du manteau usé du formalisme religieux.

Il prêchera simplement une honnête morale et accomplira son devoir sans se demander « si nous descendons du singe, ou si nous deviendrons des anges. » Les hommes l'ont fait douter de Dieu.

Il se retire sur la montagne pour méditer sur toutes ces questions et écrire les premiers chapitres de sa Bible de l'Economie politique.

*
* *

La légende nous raconte qu'un jour Ruskin rêva qu'il était devenu moine franciscain et se dévouait à la grande communauté. Comme il montait l'escalier du Pincio quel-

que temps après ce songe, un vieux mendiant lui tendit la main ; il lui donna son offrande et allait continuer sa route lorsque le mendiant lui saisit la main pour la baiser. Ruskin alors se pencha et embrassa le vieillard.

Le lendemain il vit entrer chez lui le loqueteux, les larmes aux yeux, qui le pria d'accepter une relique précieuse, un morceau de drap brun provenant de la robe de saint François. N'était-ce pas le saint lui-même, disent les biographes, qui était apparu à son disciple dans l'art d'interpréter les voix de la nature ? Quoi qu'il en soit, Ruskin se rappela son rêve et courut aussitôt en pèlerinage au couvent d'Assise, espérant y faire de grandes choses.

On était au temps de la fenaison, il y fit les foin.

Voilà le nouveau Ruskin qui autrefois chantait la nature dans les *Modern Painters*, la grandeur d'un peuple heureux dans les *Stones of Venice* et qui maintenant va proclamer « que la seule condition possible de la paix et du bonheur pour ceux qui sont en haut comme pour ceux qui sont en bas, pour les riches et pour les pauvres, est dans la sauvegarde de leur dignité première sous un seul « despote » Dieu, qui retient ici-bas celui qui tombe, ange ou homme dans l'horreur visible des chaînes de ténèbres jusqu'au jugement du grand jour et qui donne à celui qui le sert la parfaite liberté, l'héritage de tout ce qu'un Créateur aimant peut donner à ses créatures, de tout ce qu'un Père éternel peut donner à ses enfants. »

Voilà l'homme, nouveau disciple du *Poverello* d'Assise qui s'élèvera contre l'esprit sectaire de toute religion et donnera comme son maître tout ce qu'il possède pour réaliser le rêve de sa vie.

La réforme qu'il entreprend est toute évangélique. « Ce n'est pas de l'amour de la fresque dont nous avons besoin, c'est de l'amour de Dieu et de ses créatures, c'est de l'humilité et de la charité, de l'abnégation et du jeûne. Qu'une nation soit saine, heureuse, pure dans ses jouissances, brave dans ses actions et grande dans ses affections, et l'art jaillira en elle et autour d'elle aussi librement que l'écume d'une source jaillissante. »

Voilà l'homme qui prononcera les conférences si pleines de douceur et de charme réunies sous les titres de *Sesame and Lilies*, *The Ethics of the Dust*, *The Crown of Wild Olive*.

La mère avait raison de préparer son fils à la lutte en lui apprenant à lire les Prophètes, car l'heure est venue où lui aussi devra prophétiser. Écoutons-le pour comprendre la valeur de ses doutes, justes révoltes d'un homme qui s'aperçoit que les hymnes adressés au Seigneur ne sont que mensonges, les sermons, l'écho de cœurs desséchés et les lois économiques actuelles « un décalogue à l'envers. »

Mais pour comprendre exactement sa pensée aux environs de 1870, il faut nous souvenir qu'à cette époque elle est sous l'influence exclusive de Carlyle et qu'à tout moment nous retrouvons le maître et l'ami encourageant celui qui livre le combat. Le maître et l'élève ont abandonné les croyances presbytériennes, se sont dégagés de « l'orgueil de la foi qui s' imagine que la nature de la divinité peut être définie par des convictions », et « de l'orgueil de la science qui s' imagine que l'essence de la divinité peut être expliquée par des analyses », et cependant Ruskin reste ce qu'il a été et sera toute sa vie, un prédestiné. « Notre rang intellectuel est fixé au jour de notre naissance. »

Ceux qui lisent Ruskin s'aperçoivent combien le style de *Unto this last* ou de *Fors Clavigera* diffère de celui de ses premiers écrits ; parfois nous retrouvons les mêmes longueurs et les mêmes digressions inattendues, mais la phrase a gagné en netteté et le ton est devenu plus âpre. L'homme n'a plus le temps d'analyser ses sentiments pour les exprimer en des formes artistiques.

Réclamant la justice pour tous, il dit simplement : « Comme depuis longtemps il est reconnu et proclamé que le pauvre n'a pas droit à la propriété du riche, je désire qu'il soit aussi reconnu et proclamé que le riche n'a pas droit à la propriété du pauvre. »

Dans *Unto this last* son premier manifeste socialiste, il essaie, après avoir étudié la question du capital, des salaires, de l'honneur, de la justice, etc., d'élaborer les lois qui lui

paraissent justes, lois où nous retrouvons la sagesse humaine de celui qu'il appelle le vieux marchand juif auquel les Vénitiens ont élevé une statue, Salomon.

Dans cet écrit il ne s'élève pas contre la charité que les socialistes modernes trouvent dégradante, il prêche la justice qui précède toujours la charité, car sans justice la charité est impossible. Il prend, en effet, le mot charité dans le sens paulinien.

La justice même n'est qu'une forme inférieure ou fragmentaire de la charité évangélique, et s'il la prêche, c'est qu'il est profondément convaincu que sans elle aucune joie, aucun bonheur, aucune parcelle de beauté n'est possible. Il n'y a rien de paradoxal à soutenir qu'à partir de l'apparition d'*Unto this last* Ruskin prêche partout et quand même l'Evangile du Christ dans toute sa pureté et dans toute sa rigueur.

Les questions dogmatiques, les questions des formes extérieures du culte sont passées sous silence, ou critiquées. L'essentiel pour lui consistera à déduire et à appliquer toutes les lois sociales et morales du Sermon sur la Montagne.

Son enseignement s'adresse aux riches et aux pauvres et aux uns comme aux autres il reproche leurs fautes. Aux pauvres il dit : « Troupeau sans pasteur, ce n'est pas le pâturage qui vous a été fermé, mais la présence du pasteur qui vous a été enlevée. La nourriture ! peut-être pourrez-vous plaider votre droit à l'avoir, mais d'autres droits doivent être d'abord plaidés. Réclamez les miettes de la table si vous le voulez, mais comme des enfants et non comme des chiens, proclamez votre droit à être nourris, mais proclamez plus fort vos droits à être saints, parfaits et purs. »

Aux riches, cet amant de la beauté prêche la simplicité et blâme le luxe que l'ignorant peut seul goûter car il n'ose pas lever le voile qui cache toute la détresse et toute la souffrance des ouvriers.

Les économistes trompent le peuple en formulant des lois injustes, il les combattrà en fournissant des exemples de l'application de leurs théories. Voici entre autre comment il

critique le principe : acheter le meilleur marché et vendre le plus cher. « Vous avez bien vendu votre pain aujourd'hui et le plus cher possible ; était-ce à un mourant qui a donné pour cela sa dernière pièce de monnaie et n'aura plus jamais besoin de pain, ou à un homme riche qui demain achètera votre ferme par-dessus votre tête, ou à un vagabond en route pour piller la banque où vous avez mis votre fortune ? » Il conclut plus loin dans *Unto this last*. « Pour devenir riche scientifiquement il faut devenir riche justement, et pour cela savoir ce qui est juste. »

Vous chercherez en vain chez ce grand socialiste une seule colère révoltée ; même aux instants où il est le plus violent lorsqu'il se sert de la langue des prophètes d'Israël et s'exprime avec puissance, appuyant toute son argumentation sur un texte ou principe biblique, il conserve toujours un reflet de la douceur évangélique.

Tout prophète est un trouble-fête, tout prophète est haï dans son pays, Ruskin s'en aperçoit lorsque les revues ne consentent plus à imprimer ses articles et que ses parents se désespèrent en voyant leur grand fils tourner à l'hérésie moderne.

Nous l'appelons volontiers prophète, il mérite ce titre car au XIX^e siècle il prophétise dans la langue des prophètes du VIII^e siècle avant Jésus-Christ, se sert des mêmes images et comme eux connaît la solitude spirituelle, l'accepte et par cet ostracisme se trouve fortifié dans ses convictions. Les Ezéchiel ne ménagèrent pas toujours leurs adversaires, comme eux, celui qui chantait la course des nuages et la douceur angélique des primitifs, et que l'Université d'Oxford vient d'appeler comme professeur, forcé par les événements écrira en 1871 : « Les vrais voleurs de l'Europe, les auteurs responsables de toute guerre néfaste, sont les capitalistes qui vivent du tant pour cent prélevé sur le salaire des autres, au lieu de vivre de leurs propres salaires. La vraie guerre européenne, celle dont la Commune de Paris est le commencement, est entre eux et les ouvriers. Les capitalistes ont maintenu l'ouvrier dans la pauvreté, l'ignorance et l'immoralité pour pouvoir, sans qu'il s'en aperçoive, garder pour

eux le produit de son travail. Le sentiment encore vague de sa misère commence à l'éclairer : tel que les capitalistes l'ont fait, il lutte contre eux, et il *luttera*. »

Il est bien de prêcher aux autres, mais encore mieux de se prêcher à soi-même. Ruskin pousse la franchise jusqu'à : « J'essaie de réformer le monde, au lieu de commencer par me réformer moi-même. J'essaie de travailler autant que saint Benoît et j'oublie que je devrais commencer par être un saint. »

Il a prêché le sacrifice aux autres et à lui-même, il s'obéira, et les millions que son père, mort en 1864, lui avait légués, ses magnifiques collections de tableaux, seront dissipés pour apporter un peu de soulagement aux pauvres, un peu de beauté à ceux qui vivent dans la misère, pour appliquer ses propres principes d'économie politique et d'organisation sociale. Il créera des logements d'ouvriers, des dépôts de thé, des librairies, ouvrira des musées, des expositions de dessins. Il essaiera de rétablir les industries rurales qui doivent assurer la moralité des campagnes et la stabilité de leur population, d'organiser une cité communiste. Tous ses essais ne réussiront pas, car il est seul pour tout entreprendre, mais, logique, conséquent avec ses principes, malgré ses échecs, il restera optimiste et avouera franchement que ce n'est ni par sainteté évangélique, ni dans l'espérance d'une céleste récompense qu'il prend plaisir à bien faire, mais simplement parce qu'il ne peut ni peindre, ni lire, ni admirer la lumière du ciel, tant qu'il sent autour de lui, dans Londres ou ailleurs, la juste haine du pauvre qui gémit dans sa misère.

En décembre 1871, Ruskin perd sa mère âgée de quatre-vingt-dix ans. Maintenant seul, orphelin, sans épouse, sans famille, il comprend l'amertume de la solitude et la tristesse de découvrir le profond amour qu'ont eu pour vous ceux qui ne sont plus.

Dans sa lettre de Noël de *Fors Clavigera*, quelques jours après ce deuil il écrit : « Pourquoi fête-t-on Noël ? Vos petits « enfants répondraient sans doute et sans crainte : Parce « que l'enfant Jésus est né ce jour ; mais vous, plus sages

« que vos enfants peut-être comme cela se devrait, pour-
« riez-vous répondre la même chose ? Et, s'il est né ce
« jour-là, qu'est-ce que cela peut vous faire ? Je répète,
« êtes-vous vraiment sûr qu'il est né ? Je veux dire, croyez-
« vous réelles toutes les étranges choses qui ont accompagné
« cet événement et que l'on vous a racontées, l'apparition
« des anges, l'étoile s'arrêtant au-dessus de sa tête ? Vous
« êtes sûrs de cela, dites-vous ? J'en suis heureux et souhai-
« terais qu'il en soit ainsi pour moi ; mais j'ai été si embar-
« rassé dernièrement par bien des choses qui autrefois me
« semblaient claires que je ne suis presque plus sûr de rien
« maintenant. »

Ces paroles écrites dans la douleur ne sont pas des paroles de doute, mais de tristesse et de lassitude, car voici ce qu'il écrit huit jours plus tard ¹ :

« Dans le courant de l'année qui finit ce matin, je me suis
« efforcé, plus que jamais, d'agir pour les autres plus que
« pour moi-même et en jetant un regard sur ces douze mois,
« je suis satisfait d'avoir en quelque mesure fait le bien....
« Que la chance ait voulu, dans le cours de cette même an-
« née, que j'aie eu à supporter la plus grande peine qui m'ait
« jamais été infligée de ma vie, — de passer par une maladie
« presque mortelle, — *et d'écrire votre lettre de Noël auprès*
« *du lit de mort de ma mère* ; voilà des attributs de la force
« cachée, la Destinée, dont je veux vous retracer le pouvoir
« dans l'histoire et dont les raisons sont indéchiffrables, mais
« suivent d'une façon palpable certaines lois orageuses qui
« sont au plus haut degré merveilleuses et majestueuses ². »

Pendant toute cette période de lutte, d'essais philanthropiques, où les conférences succèdent aux conférences, où les étudiants se pressent aux cours de l'ancien gradué d'Oxford, Ruskin se trouve seul à soutenir le combat malgré ses succès littéraires. Il avait pensé un moment que les chrétiens se réveilleraient à ses appels et lutteraient avec lui pour réaliser ses projets ou simplement vivre la vie idéale et cependant

¹ *Fors Clavigera*, décembre 1871.

² *Fors Clavigera*, janvier 1872.

possible, révélée au monde par les Evangiles. Mais, paroles, exhortations, prophéties, ne semblent être entendues par personne. Ruskin se détache alors complètement de toute église et dit : « Etre membre d'une congrégation n'est qu'une « complaisance pour la mode du jour, mais ce n'est pas du « tout « confesser Christ ». Il est bien vu d'assister au culte et « cela vous rend respectables aux yeux des autres, mais cela « ne vous dispense pas des autres services imposés par les « lois évangéliques. Peu importe que vous soyez catholiques, « protestants, byzantins ou orthodoxes, pourvu que votre « religion soit un culte en vérité et que vous ayez la conviction que votre adoration a été acceptée par le ciel en recevant une approbation manifeste de Dieu par un changement « de vos vies. »

Sa méfiance est très grande pour les ecclésiastiques, qui se donnent le nom de prêtres, ce qu'ils ne sont et ne doivent pas être, et n'osent pas s'appeler prophètes, ce qu'ils devraient être.

Certains puritains, choqués par les affirmations ou les critiques religieuses de Ruskin-expriment leurs blâmes.

Alors, l'homme qui a donné sa vie et ses biens dans un esprit évangélique se redresse et ose élever la voix : « Misérables que vous êtes, si en effet, vous appelant chrétiens, « vous pouvez trouver la moindre crainte de Dieu, ou le « moindre amour languissant pour Christ, mélangé aux « restes de vous-mêmes : Alors, pour l'amour de Dieu apprenez au moins ce qu'est la prière et apprenez-le d'Ezéchiel et d'Esaïe et non pas du dernier cockney à queue « frisée qui mord et aboie en plein xix^e siècle et pour « l'amour du Christ apprenez la charité du Seigneur qui « donna sa vie pour nous et non pas de la dame patronnesse « du dernier bal de charité¹. »

En 1875, Ruskin croit que son professorat d'Oxford ne lui impose pas seulement le devoir de donner des leçons à Oxford, mais aussi celui d'orienter, autant qu'il lui est possible, les voyageurs en Italie, nous ajouterons — et dans la vie —

¹ *Fors Clavigera*, lettre 82, 13 septembre 1877.

car, tout en leur décrivant, dans le guide intitulé les *Mornings in Florence*, une fresque de Giotto, il leur tient ce discours :

« Le premier devoir d'un enfant est d'obéir à ses père et
« mère, comme le premier devoir d'un citoyen est d'obéir
« aux lois de la cité : et ces devoirs sont si rigoureux que,
« d'après moi, leurs seules limites sont celles que fixèrent
« Isaac et Iphigénie. D'autre part, les père et mère ont éga-
« lement à remplir un devoir bien déterminé envers l'enfant,
« en ne l'incitant pas à la colère. Il est curieux que je n'aie
« jamais entendu expliquer ce texte aux pères et aux mères
« du haut de la chaire. Pourtant il me semble que Dieu ré-
« clame plus instamment des parents qu'ils comprennent
« leur devoir envers leurs enfants, que des enfants qu'ils
« connaissent le leur envers leurs parents.

« Il y a plus. Le devoir d'un enfant est d'obéir à ses pa-
« rents. Il n'est dit nulle part dans la Bible, et il n'a jamais été
« dit nulle part dans aucun livre bon et sensé, que ce soit là
« le devoir de l'homme ou de la femme. On ne peut pas plus
« préciser le moment où un enfant devient homme ou fem-
« me que celui auquel il se tient pour la première fois de-
« bout ; il est pourtant évident que ce moment arrive un
« jour. Chez les peuples illustres, les enfants s'efforcent tou-
« jours de rester enfants, et les parents tendent constam-
« ment à en faire des hommes et des femmes. Chez les peu-
« ples avilis, les enfants désirent sans cesse devenir des
« hommes et des femmes, et les parents veulent les garder
« enfants. Il peut arriver — et heureuses les maisons où
« cela se passe ainsi ! — que l'intelligence au moins égale du
« père et sa plus longue expérience guide ses enfants jusqu'à
« la fin de leur vie, non par contrainte, mais par obéissance
« parfaite et par parfait amour. Mais ce cas est rare, souvent
« impossible. Il est aussi naturel pour les vieux d'avoir des
« préjugés que pour les jeunes d'être présomptueux, et dans
« le cours des siècles, chaque génération a à se prononcer
« sur un sujet qui la concerne.

« Mais cette scène, sur laquelle Giotto insiste avec tant
« d'énergie, représente non l'affirmative de l'indépendance
« de l'enfant, mais le choix qu'il fait d'un autre Père.

« Il ne faut pas confondre le désir de cet enfant d'Assise
« d'obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes, avec le désir de notre
« jeune cockney Plein-d'Espoir de disposer de la clef de la
« maison et de jouir d'une rente. Il n'y a aucune question
« de morale que les faux prêtres de toutes les églises
« aient fait dévier et pervertie davantage que celle du choix
« d'un maître. Mais cette question ne s'en pose pas moins et
« si le Christianisme recèle quelque vérité, il viendra un
« temps où tous les vrais disciples devront prendre à cœur
« cette parole : « Celui qui aime mieux son père ou sa mère
« que moi, n'est pas digne de moi. »

« Aime, notez-le bien ; il n'est pas question de désobéir à
« un père ou à une mère que vous n'aimez pas, ou de vous
« enfuir d'une maison où vous préférez ne pas rester, mais
« de quitter le foyer qui est votre paix et d'être en inimitié
« avec ceux qui vous sont le plus chers. C'est cela qui sera
« demandé, un jour ou l'autre, à tous les vrais disciples du
« Christ, si ses paroles ont un sens.

« Il y a un sens dans les paroles du Christ, quelque mau-
« vais usage que l'on en ait pu faire, quel que soit le nom-
« bre des faux prophètes — et le Ciel sait qu'il y en a eu beau-
« coup — qui ont appelé à eux les jeunes enfants, non pour
« que ceux-ci soient bénis, mais pour qu'ils soient maudits.
« Un fait reste certain, c'est que, si vous voulez obéir à
« Dieu, il viendra un moment où la voix des hommes s'élè-
« vera contre vous avec toute son autorité naturelle et
« sacrée. L'ami et le sage conseiller, le frère et la sœur, le
« père et le maître, la voix de tout notre entourage prudent
« et avisé, et de tout son poids, le mépris stupide du vul-
« gaire, un jour, seront contre vous, tous ensemble. Vous
« devez obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes. La race hu-
« maine avec toute sa sagesse et son amour, toute son indi-
« gnation et sa folie, d'un côté... Dieu seul de l'autre : vous
« avez à choisir.

« Tel est le sens de la renonciation de saint François à
« son héritage ; c'est le début de l'Evangile des Œuvres de
« Giotto. Si, tout d'abord, cet héritage de Mammon et du
« monde n'est rejeté, si, tout d'abord, cet acte, le plus péni-

« ble de tous, n'est accompli, tous les autres sont inutiles.
« Vous ne pouvez pas servir Dieu et Mammon, vous ne pouvez pas obéir à Dieu et à Mammon. Aucune œuvre de charité, aucune obéissance, aucun renoncement ne sont de quelque utilité si vous êtes encore en conformité de cœur avec le monde. Vous allez à l'église, parce que le monde y va. Vous observez le dimanche parce que vos voisins l'observent ; mais vous vous habillez ridiculement parce que votre voisin le demande, et vous n'osez pas faire une œuvre rude parce que vos voisins la mépriseraient. Vous devez renier votre voisin dans sa richesse et dans son orgueil, et vous souvenir de lui dans sa détresse. « Voilà la désobéissance de saint François »¹.

Il est difficile d'entendre dans un temple exhortation plus évangélique.

Après une vie d'apostolat et de surmenage, cet homme que nous avons vu si délicat pendant son enfance et sa jeunesse, se retire dans la solitude de Brantwood, non pour se reposer, — il ne croit pas « à toutes ces histoires de surmenage » — il sent qu'il doit « faire encore de belles choses, mais le cœur lui manque. » L'intelligence s'obscurcit aussi par moment. Au commencement de sa retraite il compose une série d'écrits intitulés *Our Fathers have told us* dont nous ne possédons qu'un chapitre : *The Bible of Amiens*. De 1885 à 1889 il publie ses *Præterita*, autobiographie en trois volumes écrite dans les instants où l'intelligence et la mémoire ne font point défaut à l'écrivain.

En 1880 et 1882 il voyage encore et de retour dans sa retraite il enseigne l'Evangile aux siens, aux enfants du village, commente la Bible, compose des prières. Le cardinal Manning espère que Ruskin reviendra dans le giron de l'Eglise romaine et lui fait des avances, Ruskin bavarde avec lui de l'art au Moyen-Age, préfère sa cuisine à sa théologie et rassure ses amis d'Ecosse en leur écrivant : « J'étais, je suis et ne puis être qu'un chrétien catholique, dans le sens large et éternel du mot... mais je ne suis pas plus près

¹ *Mornings in Florence*. Devant le Soudan.

de devenir Catholique romain que Quaker, Evangélique ou Turc. »

Pour la dernière fois en 1888, il revoit la France, le Mont Blanc, l'Italie. Il ne peut plus chanter leurs beautés, il contemple en silence et ses pensées sont des secrets qu'il n'a plus la force de dévoiler, les couleurs mêmes qu'il a tant aimées, « comme elles sont pâles et ternes maintenant ». Il ne les distingue plus.

Il attend la mort sans crainte ni tristesse, elle vient le chercher le 20 janvier 1900.

*
* * *

Cette brève esquisse de la pensée religieuse de Ruskin doit servir à l'analyse de sa dogmatique.

Ce mot dogmatique aurait effrayé Ruskin ; ne renferme-t-il pas en effet pour nos contemporains l'idée de quelque chose qui s'impose, qui opprime, qui étouffe, dont il faut se débarrasser à tout prix. Vivre sans dogme est une règle moderne.

Si un dogme est l'énoncé clair de ce que l'on croit, tout homme qui pense est dogmatique et dans ce sens Ruskin l'est. Si un dogme est une formule concrétisant la pensée d'une époque lointaine, imposée par une congrégation d'hommes, Ruskin n'est pas dogmatique car il n'impose ni ne se laisse imposer aucune idée ou squelette d'idée.

Tous les critiques de Ruskin se sont aperçus combien il était difficile de dire exactement ce qu'il pensait et croyait car l'évolution de sa pensée dura ce que dura sa vie. Lui-même nous dit : « Mon système n'est ni le mien, ni celui de Kant, ni celui de Comte, mais celui que le Ciel a enseigné à tout cœur d'homme sincère et prouvé par toute œuvre humaine sincère, depuis le commencement des temps jusqu'à nos jours. » Cette définition a besoin d'être précisée et le but de cette étude est, après avoir retracé sa vie, d'en condenser les grandes idées religieuses pour montrer en Ruskin le type du chrétien détaché de toute église, vivant à une période de crise dogmatique.

Ruskin n'est pas un théologien, ses études à Oxford n'influencèrent guère sa pensée, jamais il ne s'est recommandé d'un de ses maîtres, la philosophie allemande n'eut jamais ses préférences. Lorsqu'il s'intéressa aux mouvements de la *High Church* et de la *Low Church* ce fut en simple laïque étranger aux luttes ecclésiastiques, désirant simplement voir les principes évangéliques appliqués dans leur pureté. Ses critiques exégétiques sont celles d'un bon humaniste et non d'un théologien. L'histoire de l'Eglise ne lui est de quelque utilité que pour ses études artistiques et souvent même ce sont les sculptures et les peintures qui lui aident à déchiffrer l'histoire.

Ruskin n'est pas un protestant, — c'est lui qui nous le dit. — Il a plusieurs raisons de ne pas l'être. Le puritain d'Ecosse aimait la liberté de pensée, habitué par sa mère à juger tout conformément à la Bible, il s'aperçut bien vite que la prédication contemporaine protestante, qui se réclamait cependant des Ecritures, ne prêchait pas les vérités qui y étaient contenues, mais recommandait une vie religieuse toute de surface, aux rites nombreux enseignés par un clergé usurpant les droits sacerdotaux du Christ.

L'étude du Moyen-Age révéla à Ruskin que la foi sincère, profonde, évangélique, avait fleuri depuis les temps apostoliques jusqu'à l'époque de saint François et qu'il était bienfaisant de vivre dans le commerce de tous les saints dont les effigies et les statues ornent les cathédrales gothiques. Cette recherche sincère de la vie et de la sève religieuse au sein du catholicisme fut blâmée par ses compatriotes qui avaient la haine de Rome et ne voulaient pas comprendre que la personnalité s'enrichit à découvrir la pensée et la valeur de ceux que l'on ne connaît pas, qui vous ont persécutés et que l'on hait encore, — oublieux de l'enseignement du Christ. — Cette différence entre lui et ses contemporains fut involontaire mais explique son éloignement de l'Eglise protestante. Ne pas vouloir comprendre la pensée d'une génération c'est refuser de juger à leur juste valeur ses productions artistiques. Ruskin ne put jamais pardonner la légèreté d'esprit, l'ingratitude de l'Angleterre de son temps qui parcourait la France, l'Italie, la Suisse sans s'y arrêter pour contempler

leurs cathédrales ou les chefs-d'œuvre de leurs écoles de peinture. Dans les *Stones of Venice* il nous dit n'avoir jamais rencontré un chrétien « qui se souciât le moins du monde de l'art ». En effet, ceux qui aiment l'art avec passion connaissent des doutes et des luttes que le chrétien à courte vue mais confiant dans le Seigneur ne peut jamais connaître. » Quant aux peintres qui ont encore le plus d'influence sur l'esprit protestant, ce sont : « Carlo Dolci, Guerchin, Benjamin West et John Martin. Raphaël dont on parle tant, est, je crois rarement admiré par les esprits pieux ; encore moins son maître et tous les peintres vraiment religieux de jadis ; mais une Madeleine de Carlo Dolci, un Saint-Jean du Guerchin, ou une illustration des Ecritures par West ou bien encore un nuage noir traversé par un éclair, de Martin, manquent rarement de produire une impression profonde pour notre temps ».

« Il y a, pour cela des raisons très plausibles. La principale est que tous les peintres réellement religieux étaient de cœur avec l'Eglise romaine dont ils ont souvent reproduit les doctrines.

« L'esprit protestant l'a remarqué, il s'en est offensé et il est devenu incapable d'examiner leur œuvre à fond et d'y découvrir des manifestations d'un esprit largement chrétien et non catholique romain. Nombre de protestants pénétrant pour la première fois dans le « Paradis » de l'Angelico, seraient tellement blessés de voir que le premier personnage que leur présente le peintre est saint Dominique, qu'ils sortiraient au plus tôt d'un tel Paradis sans se donner le temps de remarquer que, habillés de noir, de blanc ou de gris, et quels que soient les noms du calendrier qui leur appartiennent, les êtres dont Beato Angelico peupla son Paradis sont plus saints, plus purs et plus pénétrés d'amour divin que tous ceux que la main humaine avait pu retracer jusqu'alors et qu'elle a retracés depuis. Et les protestants, n'ayant sottement admis que les œuvres des peintres non soumis aux doctrines catholiques, ont été réduits à se contenter de ceux qui, ne croyant ni au catholicisme, ni au protestantisme, ont lu la

« Bible uniquement pour y trouver des motifs de tableaux. « Il n'y a peut-être pas de peinture plus répandue chez les « protestants que « la Pythonisse d'Endor » de Salvator « Rosa, bien qu'il ait choisi son sujet parce que, sous le « nom de Saül et de la Sorcière il put prendre pour modèles « un chef de brigands et une mégère napolitaine ¹ ».

Il était impossible pour Ruskin de retourner chaque dimanche écouter une prédication infidèle et tenter de s'associer à une congrégation avec laquelle une communion complète d'esprit lui était devenue impossible.

Ruskin ne devint jamais catholique romain. Son esprit était trop libre pour se laisser imposer une dogmatique provenant directement de saint Thomas. Il ne pouvait pas accepter l'autorité d'un clergé interprète des volontés divines, vicaire du Christ, souverain sacrificateur d'une religion rappelant quotidiennement la mort du Maître et oubliant sa vie, reniant la pensée des sculpteurs du Moyen-Age qui représentaient le Christ comme un des leurs, non comme un bambino dans les bras d'une Vierge toute puissante, ou comme une dépouille polychrome, languissante sur une croix, sans vie et sans force.

Le catholicisme actuel qui use des artifices des Mages et des Brahmines, par toute la mise en scène de ses superstitions, de ses idoles et de ses images, afin de frapper le sentiment populaire, dévoile une chrétienté frappée de paralysie, et les sentiments religieux que le peuple peut alors éprouver dans l'atmosphère alourdie par les fumées d'encens ne doivent pas « nous inspirer plus de respect que nous n'en aurions accordé aux adorateurs d'Eleusis, d'Ellosa ou d'Edfou. »

Pour Ruskin, devenir catholique romain c'était accepter l'autorité papale et renoncer à l'autorité des Ecritures : cela, il ne le pouvait. Aussi si nous devons définir d'un mot la religion de Ruskin, nous dirions qu'il fut un homme de la Bible.

Il ne pouvait pas rejeter toute dogmatique protestante,

¹ *The Stones of Venice, St Marc.*

aucun homme ne peut se dégager entièrement des idées de son milieu. La théologie moderne qui était pour lui une science dangereuse, les écoles critiques allemandes et anglaises, influencèrent sa pensée malgré lui. Il est pourtant juste de dire que Ruskin est le type du chrétien moderne qui rejette toute formule de credo élaboré par les siècles passés, et qui n'accepte pour vrai que l'Evangile mis à l'épreuve dans la vie actuelle. Lorsqu'il étudiera un texte biblique il ne recherchera pas les interprétations données par Athanase, Augustin ou Luther, il se demandera, — comme sa mère, — ce que cela veut dire en bon anglais, quel sens exact actuel nous devons donner aux passages des Evangiles où le Christ demande à son Père « que Ton Règne vienne » et « que Ta Volonté soit faite sur la terre comme au ciel ». L'action doit suivre immédiatement la réponse afin de l'éprouver ; toute idée qui n'est pas appliquée et vécue n'a aucune valeur. Ruskin prêche constamment sur ce texte « Faites la volonté de mon Père et vous verrez si ce que je vous dis est vrai ». Croire que les paroles du Christ sont vraies et que ce qu'il dit vient du Père, et croire qu'en mettant en pratique ses enseignements on reconnaîtra qu'il parle bien selon l'inspiration divine, n'est pas un cercle vicieux pour Ruskin, mais une même vérité.

Son besoin de tout concrétiser, de tout envisager d'une façon pratique en bon anglo saxon qu'il est, n'est pas la seule raison qui fait de son enseignement religieux un écho du Sermon sur la Montagne et des Prophètes du huitième siècle. Nous souvenant de la crise économique de l'Angleterre à la fin du XIX^e siècle, nous comprendrons facilement que tout évangile prêché au sein d'un peuple martyr du machinisme moderne et des classes riches, devait apporter un remède immédiat et puissant, rétablir la liberté de penser et de vivre, non seulement la liberté, mais encore la permission. L'inspiration d'un tel évangile ne pouvait venir que du Christ.

Ruskin ne craint pas de grossir la foule des « utopistes » du siècle dernier. Il croit que la tranquillité avec laquelle les hommes sont toujours prêts à admettre qu'il est impossible que les choses se passent bien, parce qu'elles se sont

toujours passées mal « est l'une des sources de misères et de crimes les plus fatales, dont souffre ce monde ». « Chaque fois, dit-il, qu'un homme voudra nous dissuader de tenter de bien faire sous prétexte que la perfection est « utopique » défiez-vous de cet homme. Rayez ce mot de votre vocabulaire. Nous n'en avons pas besoin. »

Les essais utopistes de la fin du siècle dernier, qui devaient réformer la société, ne faisaient appel qu'au peuple, aux classes opprimées ou à la législation. Ruskin comprit que la haine des classes et les germes de misère et de révolution, ne proviennent pas seulement de la médiocrité des salaires, mais du fait que les hommes ne trouvent plus aucune joie dans leur travail. « Les hommes ne sont pas froissés du mépris des hautes classes, dit-il, mais ils ne peuvent pas endurer le leur propre, car ils sentent que l'espèce de travail auquel ils sont condamnés est vraiment dégradant et qu'il fait d'eux moins que des hommes. Jamais les hautes classes n'ont eu tant de charité et cependant jamais elles ne furent tant haïes. C'est qu'autrefois la séparation entre le noble et le pauvre était simplement un mur bâti par la loi, aujourd'hui c'est une différence véritable dans le niveau de la dignité humaine, un abîme entre les hauts plateaux et les vallées profondes de l'humanité, et au fond de l'abîme, l'air qui règne est empoisonné ! » Pour que le règne du bonheur vienne il faut prêcher la paix et l'amour, non seulement aux pauvres mais aux riches, il faut trouver une autorité qui s'impose ou qui puisse être acceptée par les uns et par les autres, un message qui, par son contenu ne tienne pas compte des différences créées par les hommes mais leur fasse comprendre que tous sont responsables de leur situation actuelle, de l'avenir de la race humaine et que tous ils ont droit aux mêmes espérances. Cet évangile, Ruskin le retrouva pendant sa retraite de 1860, c'était celui que sa mère lui avait révélé dans son enfance. Il le prêcha jusqu'à la fin de sa vie, avec fidélité et abnégation. Essayons de dégager de ses paroles les idées fondamentales qui sont à la base de cet évangile prêché aux masses populaires d'Angleterre par le professeur d'esthétique d'Oxford.

Dieu est le *créateur* du ciel et de la terre, de toute créature, de toute chose visible et invisible. Son premier attribut est d'être *infini* et par conséquent *inconcevable* pour la raison humaine. Notre imagination, même lorsqu'elle essaie de se le représenter, est comme perdue dans un vide immense qui entoure les sphères célestes et limite notre pensée. Nous ne percevons que les preuves de son action sur le monde et sur nous, ce qui nous permet d'induire son existence. Cet attribut de l'infini de Dieu nous est encore révélé dans les extases que peut nous procurer la contemplation de la nature et des chefs-d'œuvre de l'humanité ; à ces heures où l'âme s'élève, où le cœur bat plus vite et éprouve le besoin de dévoiler l'inconnu que nous devinons tout près de nous, qui nous enveloppe, qui s'empare de nous et auquel nous nous abandonnons. Dieu a créé le monde d'une matière unique, qu'il a différenciée, afin que chaque créature remplisse une tâche particulière appropriée aux besoins de l'ensemble. Après avoir créé l'Univers, Dieu en est devenu la *Providence*. Le monde est soumis au changement, à l'évolution, à l'effort, à la souffrance ; Dieu est permanent, *immuable*. La créature est l'incessant « Je deviens » Dieu est « Je suis celui qui est », la science suprême qui ne peut être surprise, la force suprême qui ne peut travailler, la volonté suprême qui ne peut changer. Cette définition essaye de condenser l'idée de l'infini divin et de nous montrer qu'il possède en lui toutes les pensées actuelles ou possibles, toutes les forces agissantes ou susceptibles d'agir, toutes les volontés pouvant modifier l'état actuel du monde.

L'idée de la *paix* est associée à l'idée de puissance infinie, et le désir de paix éprouvé par la créature est le besoin d'être maîtresse d'elle-même et du temps qui s'écoule, et de participer à la puissance divine.

Dieu est la *justice* suprême. L'histoire d'Israël comme celle de tous les peuples de la terre, de Venise entr'autres, nous révèle cette justice constamment à l'œuvre. Dans la nature elle se révèle dans la symétrie et l'équilibre des forces naturelles. Dans la race humaine par la supériorité morale des

hommes qui se sont soumis à une haute discipline et qui ont respecté toutes les lois fondamentales de la vie.

Dieu, maître de l'univers, roi de la création, possède au plus haut degré la *modération*. Nous ne trouvons rien de heurté, aucune couleur crue dans la nature, les hommes vraiment saints, ceux qui se sont approchés le plus près de Dieu par l'union mystique, ont reflété cette qualité divine. Comparant saint Martin à saint Firmin, il dit : « Le caractère propre de saint Martin est une charité sereine et douce envers toutes les créatures. Il n'est pas un saint qui prêche, — encore moins qui persécute, pas même un saint inquiet, De ses prières nous entendons peu, de ses vœux, rien. Ce qu'il fait toujours, c'est seulement la chose juste au juste moment ; la rectitude et la bonté ne faisant qu'un dans son âme ; un saint extrêmement exemplaire à mon avis. »

« Dans cette douceur était sa force, et l'on ne peut mieux en apprécier l'efficacité pratique qu'en comparant la portée de son œuvre à celle de l'œuvre de saint Firmin. L'impatient missionnaire tapage et crie comme un énergumène dans les rues d'Amiens, insulte, exhorte, persuade, baptise, met tout sens dessus dessous pendant quarante jours : après quoi il a la tête tranchée et son nom n'est plus jamais prononcé hors d'Amiens. Saint Martin ne contrarie personne, ne dépense pas un souffle en une exhortation désagréable, comprend, par la première leçon du Christ à lui-même que des gens non baptisés peuvent être aussi bons que des baptisés, s'ils ont le cœur pur ; il aide, pardonne, console. »

Des banquiers, des hommes politiques, des clergymen prétendent que les progrès de la civilisation sont dûs aux victoires économiques ou législatives, que jamais la Providence n'a gouverné les affaires humaines « que toutes les actions vertueuses ont des motifs égoïstes et qu'un égoïsme scientifique avec des communications télégraphiques appropriées et une connaissance parfaite de toutes les espèces de bactéries, assureront d'une manière complète le futur bien-être des classes supérieures de la société et la résignation respectueuse des classes inférieures. »

« En attendant, dit Ruskin, les deux influences laissées de côté, la Providence du ciel et la vertu des hommes ont gouverné et gouvernent le monde et non d'une façon invisible ; et elles sont les seules puissances au sujet de qui l'histoire ait jamais à nous apprendre quelque vérité profitable. Cachée sous toute douleur, il y a la force de la vertu ; au-dessus de toutes les ruines, la charité réparatrice de Dieu. Ce sont elles seules que nous avons à considérer : en elles seules nous pouvons comprendre le passé et prédire l'avenir, la destinée des siècles. » De telles notions de la divinité sont rares à notre époque, Ruskin ne s'en étonne pas car, lorsque la religion ne vient qu'en second lieu, ce qui est le cas à l'heure actuelle, elle ne vient pas du tout. « Dieu tolère bien des choses dans le cœur humain, mais il en est une qu'Il ne tolère pas : c'est un rang secondaire. Celui qui n'offre à Dieu qu'un rang secondaire ne lui en offre aucun et celui qui fait de la religion, son premier but en fait son seul but, et ne peut travailler pour rien au monde que pour l'amour de Dieu. »

Dieu a créé le monde et le dirige, mais il délègue une partie de sa puissance aux hommes justes et droits. Dans certains écrits de Ruskin, nous retrouvons la théorie néo-platonicienne du *Logos* et nous voyons le Christ préexistant travaillant avec Dieu à la création du monde et servant encore à l'heure actuelle d'intermédiaire entre son Père et l'humanité, entre le Créateur et la Création. Dans la christologie ruskinienne nous devons nous demander souvent si le Christ historique ne fut pas l'apparition terrestre de ce Christ préexistant, quoique Ruskin n'accepta jamais la théorie de la rémission des péchés par le sacrifice de la croix. Analysons en premier lieu la notion du Christ historique qui s'obscurcit à mesure que nous nous éloignons de l'époque où vécut le charpentier de Nazareth. Nos vies modernes, notre tournure d'esprit sont pour nous autant de difficultés de nous représenter des faits aussi lointains ; d'où il découle pour les esprits superficiels une facilité de se tromper sur le véritable caractère des croyances enseignées. Au cours des siècles, les légendes ont embelli ou faussé l'histoire, les manuscrits eux-mêmes ont perdu leur pureté.

Au sixième siècle les humanistes profitèrent de la lutte entre catholiques et réformés pour donner un nouvel essor à la littérature antique, et amuser les hommes « à l'étude inférieure de la grammaire, de la logique et de la rhétorique, les rendant ainsi incapables des hautes pensées et des nobles émotions. »

On constata alors que l'enseignement du Christ manquait de rhétorique, celui de saint Paul de logique et que le grec du Nouveau Testament n'observait pas les règles de grammaire. L'étude de la Bible vint après celle des livres d'Horace. La mythologie et le christianisme occupant la même place dans l'esprit des hommes intelligents, eurent la même valeur religieuse. Le christianisme avait perdu sa puissance et « mieux eut valu adorer Diane et Jupiter que de traverser la vie en nommant un Dieu, en en imaginant un autre et en n'en craignant aucun. » Aujourd'hui l'église du Christ n'est représentée que par un petit noyau de chrétiens et ce qui est fatal c'est que les païens actuels se prétendent chrétiens et les croyances sont si variées qu'il est impossible de savoir où commence et où finit la foi. « Actuellement nous ressemblons aux païens du seizième siècle, nous savons que si nous posions à notre voisin une question de croyance, nous reconnaitrions que neuf fois sur dix il s'est fait un christianisme adapté à sa conscience, et qu'il doute de beaucoup de choses, auxquelles nous ne croyons plus avec assez de force pour que son doute ne nous ébranle pas. Alors nous appelons charité ce qui est tout simplement pusillanimité et manque de foi, et nous considérons comme une preuve de bienveillance de pardonner parfois aux hommes leur manque de pratique en considération de leur foi reconnue et de leur pardonner parfois leur flagrante hérésie en considération de leur admirable pratique ».

La littérature n'est pas seule responsable de cette désagrégation de la pensée religieuse, l'art ou plutôt certains prétendus artistes ont faussé l'idée du Christ dans l'âme populaire par de fausses représentations. Si vous allez à la cathédrale d'Amiens vous y découvrirez encore le Christ de Ruskin. Là, dans cette Bible de pierre les années nous l'ont conservé dans toute sa vérité évangélique.

« Le Christ n'y apparaît jamais comme le Crucifié, comme
« le Christ mort, ni n'en éveille un instant la pensée ; mais
« comme le Verbe incarné, comme l'Ami présent, comme
« le Prince de la Paix sur la terre, et comme le roi éternel
« dans le Ciel. Ce que Sa vie *est*, ce que Ses commande-
« ments *sont*, et ce que Son jugement *sera* sont les choses
« ici enseignées ; non ce qu'Il fit un jour, ce qu'Il souffrit un
« jour, mais ce qu'Il fait à présent, ce qu'Il nous ordonne de
« faire. Ceci est la pure, joyeuse, belle leçon du Christia-
« nisme, et les causes de décadence de cette foi et toutes les
« corruptions de ses pratiques stériles peuvent se résumer
« brièvement ainsi : l'habitude d'avoir sous nos yeux la mort
« du Christ, au lieu de sa vie, la méditation de ses souffrances
« passées substituée à celles de notre devoir présent. Quoi que
« le Christ ne porte pas sa croix, les prophètes affligés, les
« apôtres persécutés, les disciples martyrs, portent la leur.
« Car s'il vous est salutaire de vous rappeler ce que votre
« Créateur immortel a fait pour vous, il ne l'est pas moins
« de vous rappeler ce que des hommes mortels, nos sem-
« blables, ont fait aussi. Vous pouvez, à votre gré, nier le
« Christ ou le renier, mais le martyr, vous pouvez seule-
« ment l'oublier ; le nier, vous ne le pouvez. Chaque pierre
« de cet édifice a été cimentée de son sang et il n'y a pas de
« sillon de ses piliers qui n'ait été labouré par sa souffrance.

« Gardant donc ces choses dans votre cœur, retournez-
« vous maintenant vers la statue centrale du Christ, écou-
« tez son message et comprenez-le. Il tient le Livre de la
« Loi Eternelle dans Sa main gauche ; avec la droite Il bé-
« nit, mais bénit sous condition : « Fais ceci et tu vivras »,
« ou plutôt dans un sens plus strict et plus rigoureux : « Sois
« ceci et tu vivras », montrer de la pitié n'est rien, être pur
« en action n'est rien, tu dois être pur aussi dans ton cœur. »
« Et avec cette parole de la loi inabolie. « Ceci, si tu ne le
« fais pas, ceci, si tu ne l'es pas, tu mourras ».

« Mourir — quelque idée que vous vous fassiez de la
« mort — totalement et irrévocablement. Il n'est pas parlé
« dans la théologie du ^{xiii}^e siècle du pardon (dans notre
« sens moderne) des péchés, et il n'est pas parlé non plus
« du Purgatoire. Au-dessus de cette image du Christ avec
« nous, du Christ notre Ami, est placée l'image du Christ
« au-dessus de nous, du Christ notre Juge. Pour cette pré-
« sente vie — voici Sa présence secourable. Après cette vie
« — voici Sa venue pour prendre connaissance de nos actes
« et des intentions de nos actes ; et séparer l'obéissant du
« désobéissant, l'aimant du méchant, sans espoir donné à
« ce dernier d'un recours, d'aucune réconciliation. Je ne
« sais pas quels commentaires adoucissants furent ajoutés
« ensuite et tracés en minuscules effrayées par la main des

« Pères, ou chuchotés en murmures hésitants par les pré-
« lats de l'Eglise moderne. Mais je sais que le langage de
« chaque pierre sculptée, de chaque brillant vitrail, de ces
« choses qui étaient journellement vues et universellement
« comprises par le peuple, était absolument et uniquement
« l'enseignement de Moïse au Sinaï aussi bien que de saint
« Jean à Patmos, du commencement à la fin de la Révéla-
« tion du Seigneur à Israël ¹. »

Mais à partir de cette époque, la théorie du Purgatoire, des prières pour les morts, la vérité des indulgences, la suprématie papale, remplacent au sein du peuple toute vie religieuse et toute étude de l'histoire du Christianisme. Ce qui est plus triste encore, c'est que les femmes et les enfants ne pouvant plus lire les Evangiles, ne prendront même plus la peine de contempler les traductions vivantes que les sculpteurs du Moyen-Age avaient écrites en langage de pierre. Sous l'influence des peintres réalistes, les femmes ne pleureront plus que sur « des agonies du Christ » dans lesquelles l'artiste s'est presque toujours efforcé de rendre l'horreur des blessures et l'épuisement physique, dégradant plus qu'ils ne l'animent, la conception de la douleur.

« Essayez, dit-il, de vous représenter la somme de temps
« et d'anxieuse et frémissante émotion qui a été gaspillée
« par les tendres et délicates femmes de la chrétienté
« pendant ces derniers six cents ans. Comme elles se
« peignaient ainsi à elles-mêmes sous l'influence d'une sem-
« blable imagerie, ces souffrances corporelles passées de-
« puis longtemps, qui, puisqu'on les conçoit comme ayant
« été supportées par un être divin, ne peuvent pas, pour
« cette raison, avoir été plus difficiles à endurer que les
« agonies d'un être humain quelconque sous la torture ; et
« alors essayez d'apprécier à quel résultat on serait arrivé
« pour la justice et la félicité de l'humanité, si l'on avait
« enseigné à ces mêmes femmes le sens profond des der-
« nières paroles qui leur furent dites par leur Maître :
« Filles de Jérusalem, ne pleurez pas sur moi, mais pleu-
« rez sur vous-mêmes et sur vos enfants », si on leur avait
« enseigné à appliquer leur pitié, à mesurer les tortures
« des champs de bataille, les tourments de la mort lente
« chez les enfants succombant à la faim, bien plus, dans
« notre propre vie de paix, l'agonie de créatures qui ne

¹ *La Bible d'Amiens*, Interprétations.

« sont ni nourries, ni enseignées, ni secourues, qui s'éveillent au bord du tombeau pour apprendre comment elles auraient dû vivre, et la souffrance encore plus terrible de ceux dont toute l'existence et non sa fin, est la mort ; ceux auxquels le berceau fut une malédiction, et pour lesquels les mots qu'ils ne peuvent entendre « la cendre à la cendre » sont tous ceux qu'ils ont jamais reçu de bénédiction. « Ceux-là, vous qui pour ainsi dire avez pleuré à ses pieds ou vous êtes tenus près de sa croix, ceux-là vous les avez toujours avec vous ! et non pas Lui¹. »

La critique allemande « a dernièrement fourni en matière d'étude sérieuse plusieurs vies du Christ, les unes critiques, les autres sentimentales. Mais il n'y a qu'une lumière à laquelle vous puissiez lire la vie du Christ, — la lumière de vie que vous vivez maintenant dans la chair, non la vie naturelle, mais la vie rachetée : — « Néanmoins je vis non pas moi, mais Christ vit en moi. » Voilà la seule manière pour Ruskin de trouver la vérité sur le Christ : mettre en pratique ses paroles. Le Christ doit être présent à toute notre vie. Il doit être l'inspirateur de toutes nos actions. La croyance à l'influence directe du Christ n'est pas une déduction métaphysique mais le résultat de constatations historiques et pratiques ; aussi écrit-il à l'une de ses amies :

« Vous donnerez probablement un dîner aujourd'hui. « Faites, s'il vous plaît, ce que je vous demande de faire « et remarquez que je vous le demande très sérieusement. « Tous ceux d'entre nous qui ont quelque foi dans le christianisme souhaiteraient que le Christ fut actuellement en vie. Supposez qu'Il le soit. Supposez qu'Il vous a prévenue par un mot qu'Il viendra dîner avec vous aujourd'hui et qu'Il vous a priée de ne faire aucun changement parmi vos hôtes à cause de Lui... Voici ce que je vous demande de faire. Décidez d'abord ce que vous aurez pour dîner. Prenez une feuille de papier et écrivez à votre cuisinière des ordres nouveaux, vous ne pourrez vous rendre suffisamment compte de la chose si vous n'écrivez pas. Cela fait, réfléchissez à la manière dont vous placerez vos convives : qui devra s'asseoir à la droite du Christ, à sa gauche, en face de Lui, etc. ? Enfin considérez un peu de quoi vous parlerez, supposez, — ce qui est fort possible, — que le Christ vous dise de continuer à parler comme s'Il n'était

¹ *Lectures on Art*,

« pas là et de ne pas vous occuper de Lui. Vous ne pouvez faire
« pareille chose, me répondez-vous ? Alors, chère Madame,
« comment faites-vous d'habitude ? Ne faites-vous pas pro-
« fession de croire que Christ est toujours là ? Pourquoi Sa
« présence visible ferait-elle semblable différence ?¹ »

Dans *Sesame and Lilies* Ruskin invite ses auditrices à descendre dans les vallées pour voir la vigne fleurir, les grenades et les fruits mûrir et contempler comment le Christ « conduit de sa main les petites vrilles de la vigne ; fait éclater les grenades où sa main a caché la graine couleur de sang ; semer dans les champs le grain que les oiseaux du ciel et les hommes attendent. Elles verront en même temps que dans les collines et les forêts vertes d'Angleterre, les renards ont des tanières, les oiseaux des nids et entendront venir des cités ce cri : « le Fils de l'Homme n'a pas où reposer sa tête. » Ruskin ne s'abandonne pas au lyrisme, il croit sincèrement que le Christ a été la Parole et la Main de Dieu, et que si dans son enseignement la nature intervient continuellement, c'est qu'il y a entre elle et Lui les rapports d'un Créateur à sa création. Il sait que la plus humble des graminées a la même valeur que l'épi de froment et peut servir d'exemple à l'homme. Son rôle terrestre est de rappeler à l'humanité que Dieu a soin de toutes les créatures, des passereaux, des lys des champs et de l'homme qui doit mettre toute sa confiance en ce Dieu, qui l'a élevé au rang de fils. Si Jésus de Nazareth est le premier d'entre les hommes, s'Il préexistait à la création de la terre, et fut à l'œuvre avec son Père, les miracles s'expliquent, celui de Cana se renouvelle chaque année lorsque la rosée nourrit le cep et les sarments et donne à l'automne la grappe au jus savoureux. Le miracle de la multiplication des pains, nous le voyons se reproduire chaque été lorsque le maître du champ dit à ses ouvriers : « Venez, la moisson est prête ».

Le Christ devient aussi la synthèse de toutes les pensées et de tous les désirs de Ruskin, il est l'homme idéal, l'homme-dieu, celui qui a réuni en lui toutes les qualités et toutes les possibilités humaines, celui qui fut juste et vrai, celui qui sut

¹ *Fors Clavigera*.

aimer les hommes jusqu'au sacrifice et qui, tout en priant Dieu à Gethsémané, se souvint que ses genoux reposaient sur l'herbe et la mousse. Christ est l'idéal de Vérité, de Pureté, de Beauté, divin exemple que Ruskin essaie d'imiter et de prêcher. Dans une de ses dernières retraites, à Chamonix, il résume ainsi sa pensée : « La connaissance de ce qui est beau est le vrai chemin et le premier échelon vers la connaissance des choses qui sont bonnes et d'un bon rapport et les lois, la vie et la joie de la beauté, dans le monde matériel de Dieu, sont des parts aussi éternelles et aussi sacrées de sa création que dans le monde des esprits, la vertu, et dans le monde des anges, l'adoration. »

Christ nous est révélé principalement dans les Ecritures. Nous avons déjà vu précédemment ce que pense Ruskin des Evangiles, il convient d'y revenir. Dans une lettre du 7 mars 1867 il examine les différentes théories sur l'inspiration scripturaire et trouve que les théologiens se divisent en quatre écoles. La première croit que chaque mot du livre appelé « la Bible » fut dicté par l'Etre suprême et est, syllabe par syllabe, « Sa Parole ». La seconde admet des « erreurs verbales », mais est convaincue que la collection des livres bibliques est, par son contenu la somme de l'inspiration divine et que sa rédaction même fut influencée par l'esprit de Dieu. La troisième ne croit pas qu'un guide divin a présidé à la rédaction et à la réunion des livres des deux Testaments, afin de les garder de toute erreur. Le faux s'est mélangé au vrai, les pensées injustes aux pensées justes, mais la valeur de la Bible provient du fait que nous avons en elle les récits fidèles des rapports du Dieu unique avec les premières races d'hommes, et dans les temps plus rapprochés ses rapports avec l'humanité par l'intermédiaire du Christ. Les miracles sont authentiques et prouvent la résurrection des morts et l'existence du monde à venir.

La quatrième et dernière théorie possible, selon Ruskin, est que l'Ecriture contient simplement les meilleurs efforts connus, accomplis par une race humaine « pour découvrir les relations qui peuvent exister avec le monde spirituel ». L'Ecriture sainte est mise au niveau des écrits religieux des

Egyptiens, des Perses et des Indiens car dans toutes ces littératures nous retrouverons les mêmes visions et les mêmes enthousiasmes des hommes oppressés par l'obscurité du monde et cherchant à découvrir l'inconnu.

Ruskin pouvait-il être impartial dans une telle controverse, lui qui dès sa plus tendre enfance fut nourri de la Bible et qui la cite continuellement ? Pouvait-il en toute liberté d'esprit la comparer avec les autres littératures religieuses ? Il répond par l'affirmative, car, dit-il : « Je ne suis pas un contempteur de la littérature profane, si peu que je ne crois pas qu'aucune interprétation de la religion grecque ait jamais été aussi affectueuse, aucune de la religion romaine aussi respectueuse que celle qui se trouve à la base de mon enseignement de l'art. »

La Bible même lui révéla les symboles d'Homère et la foi d'Horace. Sa coutume de lire les Livres saints comme écrits par la main de Dieu, lui donna l'habitude d'étudier avec une attention respectueuse les auteurs profanes « frivoles pour d'autres lecteurs, mais toujours profondément graves pour lui. » Il lui est donc permis d'affirmer qu'aucune littérature historique ou didactique n'a eu une étendue pareille à celle de la Bible. « Essayez, dit-il, autant qu'il est possible à chacun de nous — qu'il soit défenseur ou adversaire de la foi — de dégager vos pensées et vos principes moraux de toute influence biblique et demandez-vous quelle littérature pourrait avoir pris sa place et rempli sa fonction, quand même toutes les Bibles de l'Univers seraient restées intactes ? » La valeur de la Bible provient, non de ses rédacteurs, mais de son influence. « Vous reconnaîtrez l'arbre à ses fruits. » Pour comprendre exactement la vénération de Ruskin pour la Bible, il faut se souvenir que chaque jour, pendant toute sa vie, il consacra des heures à sa lecture et à sa méditation. Ses pensées, ses actes, sa vie y prenaient leur source. Toutes les lois mosaïques ou prophétiques, toutes les paroles du Christ trouvant un écho dans son cœur et pouvant être saisies par sa raison devenaient pour lui lois fondamentales de la vie, et demandaient une application immédiate.

Parler de la Bible de Ruskin et se borner à l'étude du

Nouveau et de l'Ancien Testaments est rendre inexactement sa pensée. La révélation divine déborde des Ecritures et se continue à travers les siècles. Chaque génération écrit son livre des révélations de Dieu. Les Eglises, les cathédrales, les tombes sont autant de Bibles de pierres où l'histoire de la création et les Evangiles sont écrits à nouveau. Ces Bibles révélèrent Dieu par leur prédication imagée aux âmes simples, aux pauvres chrétiens du Moyen-Age ; et les saints dans leurs niches, les Christs, les Apôtres au portail des églises, les fresques de l'Angélico qui nous émeuvent encore, possèdent en eux une vie que le sculpteur et le peintre avaient puisée dans la prière et l'union mystique avec le Créateur.

Ruskin croit à la prière et lui-même priait. Pendant son enfance, sa jeunesse, ses études à Oxford il prie, assiste aux *prayer-meetings*. George Allen, son ami, nous raconte que chaque fois que Ruskin retournait dans les Alpes il se mettait dans quelque coin tranquille, tombait à genoux, glorifiait et adorait Dieu dans l'œuvre de sa création. « Je me rappelle, dit cet ami, avoir été avec lui en Savoie un dimanche de Pâques dans l'année 1863. Sa sympathie pour tout ce qui était humain le porta vers un paysan savoyard agenouillé en prière sur le bord de la route, et il s'agenouilla et pria avec lui. Il pensait que cela ferait du bien au pauvre homme et que cela le consolerait et le fortifierait lui-même. » A Oxford voyant la tombe fraîchement creusée d'une jeune fille, clôturée de pierre taillée, il n'a pas honte de s'y agenouiller. Même à Venise il ne craint pas les quolibets des bons anglais protestants qui lui disent devant la tombe de saint Marc où il est agenouillé : « Tout cela, vous savez, ce sont des histoires, cela n'a jamais été le corps de saint Marc. »

La prière n'est pas un « service », un rite cultuel, c'est une demande adressée à Dieu. Lorsqu'un enfant a besoin de quelque chose, il le demande à son père, mais il ne lui vient jamais à l'esprit d'appeler cela rendre un « service » ou un culte à son père. Dieu veut que nous lui demandions ce dont nous avons besoin. Les prières d'actions de grâces ont leur raison d'être — les enfants remercient leurs parents —, el-

les doivent avoir toujours un caractère de joie et de bonheur que le cantique rend plus fidèlement. Dans la vie intime, l'homme ne peut être exaucé par Dieu que s'il est prêt à réaliser ses vœux et ses demandes. La volonté de la créature ne doit pas essayer d'influencer la volonté du Créateur ; le Christ disait : « Que ta volonté soit faite et non la mienne. » L'homme foncièrement religieux, celui qui cherche Dieu et se laisse « conduire dans la voie éternelle » doit collaborer avec le maître de l'Univers en soumettant, par une recherche continuelle, sa volonté à la volonté divine.

Tous les hommes doivent prier. Aux ouvriers qui ne peuvent répéter que le « Notre Père », Ruskin leur apprendra le sens profond de ce cri humain, et la nécessité de le pousser chaque jour : « Si vous ne voulez pas être nourris de pierres par un père Diable, dit-il, vous devez demander du pain à votre Père Dieu », c'est une nécessité quotidienne ; mais vous n'avez pas le droit d'ignorer le Dieu que vous implorez et le mal dont vous voulez être gardés. Si l'homme ne prie pas et ne fait pas d'effort pour que le règne de Dieu vienne, c'est le règne du « destructeur » qui viendra. L'enfer dont le peuple rit et sur lequel de graves théologiens discutent encore, existe pour Ruskin. Il n'y croit pas théoriquement en se représentant le Diable avec cornes et queue, mais il sait que partout où les hommes « sont arrivés au point de croire la vertu impossible sans la crainte de l'Enfer, ils y sont déjà. La terrible vérité est que sa présence et son pouvoir sont là ; sur la terre avec nous, en nous. » La puissance satanique peut conduire l'homme à la mort éternelle, qui peut être envisagée comme un perpétuel bannissement de la face de Dieu, où un anéantissement complet de la créature.

La prière ne prouve pas que l'homme peut choisir entre la puissance divine et la puissance satanique. Ruskin n'a jamais cru à la liberté humaine. L'homme ne peut pas modifier son caractère : s'il essaie et réussit en quelque mesure « c'est que Dieu le voulait ; ni agonies, ni surmenages ne lui permettront de faire mieux ». La liberté ne saurait exister pour l'homme : « Les étoiles ne l'ont pas ; la terre ne l'a pas, la mer non plus et nous autres hommes nous n'en possédons

que l'image et la caricature, comme notre plus lourd châtiement ». Pourquoi prêcher, pourquoi moraliser, condamner les riches, les maîtres de l'économie politique, si en dernier ressort c'est Dieu qui est responsable ? Pourquoi ? Parce que Ruskin croit à la noblesse de la nature humaine. Les fautes des hommes sont le résultat d'une maladie, (il oublie d'analyser cette maladie et ses origines), nullement la conséquence de leur nature, elles sont une folie qui peut être évitée, jamais une nécessité qui doit être acceptée. Dans le plan du Dieu ruskinien, il devait y avoir une hiérarchie des âmes et le respect de ces différentes classes spirituelles, les unes pour les autres devait être la source de la joie et de la force vitales, tout comme dans un arbre il y a une relation harmonique entre les racines, le tronc, les branches, les feuilles et les fleurs.

La vie, image de la vie divine, telle que le Christ l'a vécue était la richesse que Dieu avait donnée à l'homme, ce dernier l'a dédaignée, il a préféré vivre et mourir pour les vaines et fallacieuses richesses terrestres. L'équilibre mondial a été rompu, il ne pourra être rétabli que si les hommes recherchent la sagesse, la justice et la sainteté et ne courbent plus la tête devant ceux qui possèdent des lingots d'or dans les caves de la Banque d'Angleterre. Tous ne deviendront pas des Christs, mais tous tendront vers cet idéal. Il y aura parmi les créatures vivantes un mouvement continu vers la perfection ; chaque être humain contempera et essaiera de devenir semblable à celui qui lui paraîtra moralement supérieur, sans joindre à cet acte de volonté aucun sentiment d'amertume ou d'envie, mais de respect et d'admiration. Le temps ne sera pas loin alors où la Cité future, le Paradis céleste, d'utopies qu'ils étaient, seront devenus des réalités.

Tous ceux sur qui le prophète avait le plus compté comme auxiliaires, lui ont fait défaut pour l'œuvre essentielle, quelques-uns s'en sont moqué, quelques-uns en ont eu pitié, quelques-uns l'ont blâmé, tous ont fermé l'oreille à son appel. Il avait espéré un temps qu'on l'écouterait, non pour lui-même, mais pour son message même, celui de la Bible et des sages lois de l'antiquité religieuse. Il fut obligé de renoncer

à ses espérances, les ministres du Christ refusant de reconnaître en lui un véritable fils de l'église et disciple du Christ. Ruskin abandonna toute église.

Mais il est nécessaire, en terminant cette étude, de résumer ses pensées sur l'Eglise et ses rapports avec l'Etat. L'analyse de sa brochure *Notes on the construction of Sheepfolds* condensera toute sa pensée.



En 1850 paraissait une petite brochure intitulée : *Notes sur la construction des Bergeries*. Un certain nombre de fermiers l'achetèrent. Après avoir lu les deux premières lignes annonçant que ce traité était l'appendice d'un Essai sur l'Architecture, quelle ne fut pas leur surprise en s'apercevant que les *Bergeries* dont il s'agissait, n'étaient autres que les Eglises d'Angleterre que Ruskin rêvait de réunir en un seul troupeau.

Il commence par avertir ses lecteurs qu'il n'est pas professeur de théologie et que ces réflexions sont simplement la suite d'une étude sur les relations du Clergé et du Sénat Vénitiens. Il leur demande de ne pas trouver vaine et impie l'idée de la Séparation de l'Eglise et de l'Etat, mais plutôt de rechercher avec lui une définition du mot Eglise, qui permette de discuter ce sujet. Prenant un des derniers sermons publiés à Oxford par un pasteur anti-tractarien, il trouve cette phrase ; « Il est clair qu'il appartient à l'Etat d'établir une Eglise Nationale, autrement dit, une institution visible, avec certaines formes du Culte. » Pour montrer le ridicule de cette définition, il la substitue au mot Eglise dans certains textes bibliques, et au lieu de lire dans l'Apocalypse « Ecris à l'ange de l'Eglise d'Ephèse » il lit « Ecris à l'ange de l'institution visible avec certaines formes du culte d'Ephèse. »

Notre auteur n'a nullement l'intention de demander aux hommes d'avoir les mêmes opinions religieuses, mais, ce qui est possible, les mêmes expressions religieuses. Parcourant la Bible, il trouve que le mot Eglise est employé cent quatorze fois dans le Nouveau Testament, dans quatre sens

différents, mais tous signifiant : Congrégation ou Assemblée d'hommes. il croit donc pouvoir donner du mot Eglise les définitions suivantes :

1^o Multitude des Elus, corps de Christ, épouse de l'Agneau, comprenant les Elus depuis Adam et tous ceux qui naîtront (Eph. V. 25. Col. I, 18.).

2^o La Multitude de ceux qui font profession de croire en Christ, vivant sur terre à un moment donné et comprenant les loups et les brebis galeuses (1 Cor. X, 32, XV, 9. Gal, I, 13, etc.).

3^o L'assemblée des croyants d'une ville, d'un quartier ou d'une maison (Act. XIII, 1, etc.).

4^o Assemblée d'hommes (Act. XIX, 40).

Il y a deux sens douteux (Matt. XVI, 18 et XVIII, 17), sur lesquels on ne peut établir une doctrine.

« Aucun pasteur anglais, continue-t-il, auquel on demanderait à brûle-pourpoint la définition scripturaire du mot Eglise, n'oserait répondre que cela veut dire Clergé. Et lorsque le Christ dit : « Dites-le à l'Eglise », il est impossible de traduire : « Dites-le au Clergé. ». Peut-être quelqu'un proposera une nouvelle définition, mais si elle ne correspond pas au sens apostolique, il n'aura pas le droit de baser son argumentation sur les Saintes Ecritures.

Voyons maintenant brièvement quelles conséquences nous devons tirer des quatre questions suivantes si nous prenons le mot Eglise dans le sens apostolique et ruskinien :

1^o Des caractères distinctifs de l'Eglise ;

2^o De l'autorité de l'Eglise ;

3^o De l'autorité du Clergé dans l'Eglise ;

4^o Des rapports de l'Eglise et de l'Etat.

Les deux premières questions pouvant être relatives à l'Eglise Visible ou à l'Eglise Invisible. Nous aurons six questions au lieu de quatre à examiner.

1^o Quels sont les caractères distinctifs de l'Eglise Invisible, c'est-à-dire, à quoi, comment, reconnaît-on qu'une personne fait partie de cette Eglise bâtie sur « la fondation des Apôtres et des Prophètes et dont Jésus est la pierre angulaire » ? Voici, ceux qui meurent et ressuscitent avec le Christ, font

partie de cette Eglise, qui sera parfaite le jour où tous les hommes auront été sauvés, et Dieu seul les connaît.

Les membres de ce troupeau en se retrouvant sur les épaules du Christ et grâce aux sympathies qui existent entre eux (définies dans le symbole des Apôtres par le terme « communion des Saints. ») peuvent se reconnaître.

2^o L'Eglise Visible est aussi difficile à définir. Le baptême ne suffit pas comme signe d'admission, la plupart des baptisés ne sont-ils pas des coquins, ne croyant ni à Dieu ni au Diable, et ce serait blasphémer que de les appeler chrétiens. De plus, le Saint-Esprit a parfois été donné avant le baptême, et ceux qui l'on reçu ainsi ne peuvent être appelés « Chrétiens Invisibles. » Tout homme qui professe croire en Dieu et en Christ et observer sa loi est reconnu comme chrétien, et celui qui nie Christ dans ses paroles et sa conduite est tacitement reconnu comme n'étant pas de Christ. Ruskin trouve que c'est une charité « dégoûtante », de ne pas dévoiler ces faux chrétiens qui restent dans l'Eglise, et tout en reconnaissant la difficulté de déterminer exactement ceux qui sont ou ne sont pas chrétiens, il s'étonne que l'on perde tant de temps à discuter sur la valeur des sacrements au lieu de purifier l'église de tous les voleurs, de tous les menteurs, de tous les avares et de tous ceux que l'on reconnaît comme n'étant pas le peuple de Christ. La lâcheté seule de l'Eglise, nous empêche d'accomplir cette purification et d'ordonner que celui dont la conduite est malhonnête et criminelle tombe sous le coup de l'excommunication de l'Eglise du Christ, église où il ne devrait être reçu à nouveau qu'après une confession publique de son crime et la déclaration de sa repentance. Si cette loi, continue notre auteur, était appliquée, le monde serait plus pur, et nous aurions moins de discussions entre la *High* et la *Low Church*. Mais avant d'avoir le droit d'appliquer cette loi, il faut définir et reconnaître l'autorité de l'Eglise en matière de doctrine et de discipline.

3^o Quelle est l'autorité de l'Eglise Invisible ?

Nous ne connaissons pas les membres de l'Eglise Invisible. Elie s'en croyait le seul membre en Israël, il était cependant entouré de sept mille hommes en faisant partie. Aurions-

nous donc l'intelligence d'Elie que nous n'en connaîtrions qu'un septmillième.

S'il est une Eglise infaillible c'est assurément l'Eglise Invisible qui est le corps de Christ, nous dit notre auteur, et sans grande suite dans son argumentation, ni profondeur de vues exégétiques, il trouve que toutes les épîtres de Paul, excepté les Galates sont adressées à l'Eglise Invisible. L'épître aux Romains est adressée « aux bien aimés de Dieu, appelés à être saints » ; la première aux Corinthiens « à ceux qui ont été sanctifiés en Jésus-Christ » etc.

Comme on pourrait lui demander s'il n'y aurait pas lieu de distinguer entre les appelés et les sanctifiés, question qui l'obligerait à discuter abstraitement, il préfère éviter cette passe d'armes théologique et tomber sur le Puseyisme, qui ne veut pas lire l'anglais et s'obstine à porter un bandeau sur ses yeux, se confiant dans sa propre clairvoyance, déclarant que tous les trous dans lesquels il tombe sont le septième ciel, qu'il est plaisant de se casser la jambe et avec lequel il est impossible d'être patient et de s'entendre. La difficulté est tranchée, nous passons à la quatrième question !

4^e Quelle est l'autorité de l'Eglise Visible.

Faite-nous, dit-il, le pourcentage entre le petit nombre des membres de l'Eglise Invisible et la multitude des anti-chrétiens inconnus qui demeurent dans l'Eglise Visible et vous arriverez à la conclusion qu'en matière de doctrine, il ne peut pas y avoir d'autorité de l'Eglise.

« En matière de doctrine, il n'y a pas d'autorité de l'Eglise. Nous pourrions aussi bien parler de l'autorité des nuages de l'aurore. Il peut y avoir de la lumière en elle, mais cette lumière ne vient pas d'elle ; elle se contente de refléter en partie l'éclat qu'elle reçoit de Christ, son Soleil. Un troupeau de moutons a autant d'autorité que l'Eglise, qui a besoin d'être enseignée et nourrie, mais dont la mission n'est pas d'enseigner et de nourrir ; car de toutes les brebis qui vivent sur terre, les brebis de Christ sont les plus simples, (les enfants de cette génération sont plus sages) ; se perdant toujours, faisant à peine autre chose en ce monde que de se perdre ; ne se retrouvant jamais, toujours trouvées par quelqu'un d'Autre, tombant tou-

« jours dans des fondrières, dans les neiges, dans les ronces
« prêtes à y mourir, si elles n'avaient leur Berger qui tou-
« jours les trouve et les rapporte, la toison arrachée et les
« yeux pleins de terreur. »

N'ayant pas d'autorité en matière de doctrine, quelle doit être sa discipline. Ruskin a de la difficulté à répondre à cette question et il se sert d'une nouvelle parabole, montrant les brebis se réunissant en un groupe compact au moment du danger pour suivre toutes la même voie sans savoir au juste quelle est la brebis qui dirige, et se rendant instinctivement sur le côté de la montagne où elles seront à l'abri des mauvais vents, tout en chassant du milieu d'elles les brebis suspectes. Il croit cependant à la nécessité d'une délégation de pouvoirs à quelques membres de l'Eglise qui leur permette de recevoir les accusations et d'agir dans les cas difficiles.

5^e Quelle est l'autorité du Clergé sur l'Eglise ?

D'abord qu'est-ce que le Clergé ? D'aucuns répondront : ce sont les évêques qui gouvernent l'Eglise, les prêtres qui sacrifient pour l'Eglise et les diacres qui la servent.

Nous pouvons donc définir le Clergé ainsi : « ministres spirituels de l'Eglise » ce qui correspond à l'expression de saint Paul, dans Rom. XII, 6.

Quel est le rôle et l'autorité du Clergé ? D'où lui vient cette autorité ?

La Bible ne nous donne aucune réponse exacte, elle nous fait simplement entrevoir ce qu'était le Clergé au I^{er} siècle. Si Dieu ne répond pas à cette question que lui posent ses enfants, c'est que cette question doit être ridicule. Certes, si nous y avons réfléchi, nous ne l'aurions jamais posée. Le travail du Clergé dépend des nécessités actuelles. Robinson Crusoe dans son île n'a pas besoin d'évêque, un orage lui sert d'évangéliste. L'Université d'Oxford au contraire serait malade sans son évêque, mais elle a besoin aussi d'un évangéliste. Il faut poser notre question autrement : quelles sont les principales nécessités et obligations d'une Eglise ? Etant fondée sur les Apôtres et le Christ, le travail quotidien doit être l'édification, l'exhortation. L'Ecriture doit y être expliquée, les avertissements donnés, la charité administrée et

ceux qui font ces choses sont appelés diacres, évêques, anciens, évangélistes. Saint Paul s'appelle diacre, Pierre ancien, mais ce qu'il faut bien remarquer, c'est qu'ils ne se sont jamais appelés prêtres.

« Il aurait été tout aussi possible au Clergé de l'Eglise primitive de s'appeler Lévites que de s'appeler (*ex officio*) prêtres. Toutes les fonctions de la Prêtrise ont été pour toujours, au matin de Noël, réunies dans la Personne de Celui qui est né à Bethléem ; et de ce jour tous ceux qui sont unis à Lui et qui font avec Lui le sacrifice d'eux-mêmes, c'est-à-dire tous les membres de l'Eglise Invisible, deviennent au moment de leur conversion Prêtres, et sont ainsi appelés dans I Pierre II, 5 Apoc. I, 6 et XX, 6, où vous observerez qu'il est impossible de limiter l'expression au Clergé ; les conditions de la Prêtrise sont simplement d'être aimé du Christ et lavé dans Son sang.

« La prétention blasphématoire du Clergé à être plus prêtres que les laïques pieux —, c'est-à-dire, d'avoir une plus grande sainteté que la Sainteté d'être un avec Christ — est à la fois une hérésie romaine, sœur des autres hérésies, relatives au pouvoir sacrificateur du dignitaire ecclésiastique qui, en répétant le sacrifice de Christ a le pouvoir de pardonner les péchés. — Il faut y ajouter toutes les autres misérables faussetés de la hiérarchie papale, faussetés pour lesquelles il n'y a pas l'ombre d'une excuse, car dans tout le Nouveau Testament il a été ordonné par le Saint-Esprit qu'aucun ministre chrétien ne s'appellerait jamais Prêtre, excepté avec son troupeau. Les apôtres mêmes étaient si loin de l'idée d'une sanctification particulière, propre au Clergé, que nous trouvons saint Paul se défendant contre la possibilité d'une imputation d'infériorité : « Si un homme pense en lui-même qu'il est de Christ, qu'il pense aussi que, s'il est de Christ, nous aussi nous sommes de Christ (2 Cor. X, 7) ». En ce qui concerne le maintien malheureux du terme de Prêtre, dans notre *Prayer Book* anglais, aussi longtemps qu'il ne voulait rien signifier d'autre qu'un ordre supérieur de dignitaire de l'Eglise, autorisé à dire à la Congrégation du haut de la chaire, ce qu'elle devrait savoir sans qu'on le lui dise, — que Dieu pardonne à tous ceux qui se repentent vraiment — il y avait peu de mal ; mais maintenant que cet ordre de Clergé commence à présumer sur un titre qui, s'il veut dire quelque chose, est simplement une abréviation d'Ancien et n'a pas plus à faire avec le mot Hiereus qu'avec le mot Lévite, il serait temps qu'on règle la question à la fois dans le livre et dans le Clergé. »

Le laïque protestant n'admet pas facilement le pouvoir d'absolution du Clergé, mais son état supérieur de sainteté ; et oubliant conséquemment son propre caractère sacré, ses devoirs sacerdotaux sont négligés. Les laïques en arrivent à croire aussi qu'ils ont beaucoup plus le droit de pécher que leurs pasteurs et moins de responsabilités. Ils consacrent tout leur temps au monde et non à l'Eglise, oubliant que leur tâche première est le salut des âmes. La vie du laïque ne devrait-elle pas être une prédication directe et indirecte ? La différence entre l'autorité du clergé et celle du laïque provient simplement de ce que l'on reconnaît le premier comme meilleur et qu'un ouvrage fait par un homme vaut mieux que le même ouvrage accompli par plusieurs.

Mettant de côté les fonctions matérielles, quel est le rôle du Clergé ?

Premièrement, enseigner la doctrine, avertir et reconforter.

Deuxièmement, discipliner, réprimander et punir.

Il est naturel que quelques hommes soient mis à part pour consacrer leur vie à l'étude de la théologie, de l'hébreu et du grec, des Saintes-Ecritures et de l'apologétique. A côté de ces études scholastiques, la théologie pratique doit trouver place, car la Bible et les vérités religieuses ne peuvent être comprises que si elles sont appliquées et un homme qui consacre son temps au ministère spirituel est plus capable de diriger le cœur humain que tout autre. Unir le savoir à l'amour dans le service de Christ et de l'Eglise, voilà le véritable ministère chrétien, respecté par tous. Si tous les pasteurs remplissaient cette condition nous n'aurions pas à poser la question de leur autorité. Cependant, quelle que soit l'influence d'un pasteur, son autorité ne doit jamais se substituer à la conscience du plus simple fidèle. Il peut aider le fidèle à rechercher la vérité, il peut même lui assurer qu'il se trouve sur la route de la vérité, mais il ne peut jamais prétendre que son enseignement est la seule vérité. La vérité doit être découverte et le pardon gagné par chaque homme. L'Ecriture nous dit que « le royaume de Dieu est un trésor caché » et nous ne devons pas avoir confiance en ceux qui nous disent : « Voici, nous l'avons trouvé, nous l'avons, nous

vous en donnerons un peu », mais en ceux qui disent : « nous pensons que là le terrain est bon à creuser et qu'il faut s'y prendre de telle ou telle manière. » Celui qui cherche trouvera, même le plus simple, mais chaque personne ne trouvera que la part de vérité qui lui est nécessaire et qu'elle aura méritée.

La vérité ne peut être dévoilée du haut de la chaire, ni écrite dans les confessions de Foi, ni même « préparée et vendue en paquets, prêts pour l'usage. Dans quelle science peut-on apprendre à bon marché ? La vérité peut-elle être dite sur un coussin de velours, pendant une conversation d'une demi-heure tous les sept jours ? Apprend-on ainsi l'anatomie et la zoologie ? Et peut-on pénétrer ainsi le secret des secrets qui est plus précieux que tous les rubis. L'action, la recherche peuvent seules dissiper les doutes. Plus vous agirez, plus vous découvrirez la justesse de cette parole : « Celui qui fait la volonté de mon Père connaîtra que ma doctrine vient de Lui. »

Ce n'est ni l'intelligent, ni celui qui écoute le pasteur le plus orthodoxe, ou dont la bibliothèque est remplie des livres les plus orthodoxes, qui trouve, mais celui qui cherche, écoute Dieu, et travaille « avant que la nuit arrive ». A celui-là Dieu révèle ce qu'aucun pasteur ne peut lui apprendre, et le prédicateur sera jugé par lui.

S'il reste encore dans l'esprit du lecteur quelque doute, Ruskin en appelle aux apôtres eux-mêmes qui ne craignaient pas d'être jugés par leur troupeau (2 Cor. V. 11).

Quelle est maintenant l'autorité du Clergé en matière de doctrine et de discipline ?

« Elle doit être certainement très grande, même si elle « provient du peuple seul et n'est donnée aux officiers de « l'église que simplement pour appliquer leurs jugements « ecclésiastiques et surveiller l'Eglise. Mais en supposant, « comme nous le devons présentement, que le Ministre tient « sa fonction directement de Dieu, son autorité de discipline devient très grande ; il me semble très difficile d'en « déterminer l'importance, car je ne comprends pas ce que « saint Paul veut dire par « livrer un homme à Satan pour « la destruction de la chair. » Laissons cette question comme

« trop difficile pour un examen casuistique; mais il semble
« indiscutable que l'autorité des ministres ou assemblées de
« ministres peut s'étendre jusqu'à prononcer l'excommuni-
« cation d'un homme pour certains crimes contre l'Eglise,
« aussi bien que pour tous les crimes punissables par la loi
« ordinaire. »

Un tribunal ecclésiastique assisté d'un jury laïque devrait pouvoir juger d'après un code de lois religieuses, et tout homme convaincu de mensonge, de malhonnêteté ou de cruauté, refusant de confesser publiquement sa faute et d'implorer le pardon de Dieu, serait excommunié et le jugement rendu public. Ces propositions peuvent sembler étranges à certaines personnes, mais Ruskin analysant I Cor. V, 11-13. 2 Thess. III, 6-14. 1 Tim. V, 8 et 20. Tit. III, 10, conclut à deux excommunications : une mineure et une majeure. L'excommunication mineure punit ceux qui offensent leurs frères ou commettent quelque faute mineure à leur égard et refusent de la confesser et de la réparer. L'Eglise devra s'efforcer de les convertir comme s'il s'agissait de païens. Quand aux railleurs, escrocs, idolâtres, criminels, l'excommunication majeure est pour eux, nous n'avons plus le droit de manger avec ces ennemis de Christ et ces serviteurs de Satan, mais notre devoir est toutefois de les aimer.

Ruskin examine ensuite l'ordre de puissance des ministres de l'Eglise en s'appuyant sur les Ecritures. Les mots évêque et ancien sont employés dans le même sens dans : Tit. I, 5-7. 1 Pier. V, 1-2. 1 Tim. III, il n'y a donc pas lieu de conclure à une hiérarchie de pouvoirs.

Comme notre auteur est plutôt un moraliste qu'un exégète, il profite de l'occasion pour examiner dans ce chapitre les devoirs d'un évêque anglican, devoirs qui s'appliqueraient fort bien à l'un quelconque de nos évêques français. Dans cette question de l'autorité, il y a deux dangers à craindre provenant de la rivalité des pouvoirs civils et religieux : d'un côté l'insubordination du radicalisme, de l'autre, la tyrannie ecclésiastique.

La tyrannie ecclésiastique est le plus grand danger à craindre, les troupeaux s'en remettant trop facilement à leur pasteur, pour vivre dans une douce et quiète béa-

titude spirituelle et renonçant à penser par eux-mêmes.

Mais cette tyrannie ecclésiastique provient en grande partie de l'idée moderne du clergé médiateur, une des plus funestes théories romaines. Notre auteur attaque ses défenseurs et quelques clergymen protestants qui soutiennent que tout pouvoir vient de Dieu et que, ayant été ordonnés par Lui et appelés selon la Bible anglaise ambassadeurs et représentants de Dieu, ils sont vicaires de Christ et ses représentants sur la terre.

Le mot « ambassadeur », au dire de ces clergymen signifie dans saint Paul « ambassadeur plénipotentiaire, représentant du Roi, agissant en son nom. Quelle raison ont-ils de traduire ainsi la pensée de Paul, se demande Ruskin, l'apôtre ne dit-il pas simplement : « Nous sommes ambassadeurs de Christ. et Christ vous supplie par nous. » N'est-ce pas faire une distinction entre celui qui envoie et celui qui est envoyé ? Dans le cas contraire il faudrait croire que chaque mot prononcé par le clergyman est littéralement dicté par Christ, qu'il ne peut jamais se tromper dans ses messages. Ruskin ne dénie certes pas la solennelle autorité des messages divins, mais cette autorité est simplement pour lui celle d'un *messenger* du Roi, non pas d'un *représentant*, simple différence entre un humble service et une blasphématoire usurpation.

Jusqu'à quel point maintenant doit-on obéir ou résister au message du Roi. Notre auteur ne peut pas supposer que le messenger soit toujours fidèle, ce serait trop accorder à ses adversaires pour que leurs arguments aient tout le poids possible. Il faut, puisque les messages ne sont pas toujours fidèles, les contrôler par les paroles du Roi et dans ce cas nous n'avons pas à hésiter entre les deux autorités.

6^e Rapports des Eglises et de l'Etat.

Il commence par définir le terme Etat, mais ses trois définitions du gouvernement politique sont de pâles imitations de celles de Montesquieu. Que le gouvernement soit exécutif, démocratique ou monarchique, il ne faut pas confondre sa forme et sa nature.

Un gouvernement démocratique peut être, en fait, monarchique si les représentants du peuple agissent con-

trairement à sa volonté. Il est inutile de s'arrêter à ces différentes définitions qui n'ont guère de rapport avec la suite du raisonnement. Le gouvernement exécutif ne peut avoir aucune influence sur l'Eglise, son rôle ne consistant qu'à veiller à l'application d'un code donné. Le second, dont le pouvoir vient du peuple ou de l'Eglise (Ruskin conçoit un Etat où le peuple est religieux), doit avoir une influence et un pouvoir sur le clergé. Enfin, le gouvernement monarchique doit se considérer comme le père de la nation, veiller sur la conscience de ses enfants avec largeur et pourvoir à tous leurs besoins spirituels.

Mais, dira-t-on à notre auteur, ne pourrait-on pas soutenir que le clergé est le père du peuple, et que les autorités doivent lui être soumises ? Non, répond Ruskin, pour deux raisons :

1^o Il faut admettre que dans tout Etat il y a dans les puissances civiles et ecclésiastiques, des mauvaises gens. Dans ce cas, il est peu probable que les mauvaises autorités civiles cherchent à renverser le pouvoir ecclésiastique, mais le contraire a beaucoup de chance de se produire.

2^o En supposant que le pouvoir ecclésiastique et le pouvoir civil soient composés de chrétiens, il y a peu de danger que le pouvoir civil empiète sur le gouvernement ecclésiastique, mais au contraire que le clergé ne cherche à renverser l'Etat. L'histoire de l'enthousiasme religieux nous en fournit de nombreux et tristes exemples ; dans ce cas, il est préférable que l'Etat gouverne le clergé. Symbolisant le pouvoir civil dans la personne de Moïse, le pouvoir religieux dans celle d'Aaron, Ruskin nous montre qu'Aaron fut toujours soumis à Moïse et que dans toute l'histoire d'Israël les prêtres obéirent aux rois. Nous avons cependant le magnifique exemple de Samuel, remplissant à la fois les fonctions de prêtre, de prophète et de juge.

Ceux qui s'efforcent d'effectuer la séparation entre l'Eglise et l'Etat exposent d'une part le Clergé aux plus tristes et subtiles tentations de son enthousiasme et de son orgueil spirituel, et d'autre part peuvent priver les officiers civils de tout sens de responsabilité religieuse donnant ainsi pleine

liberté à la politique radicale et socialiste, sans conscience et sans Dieu.

« Ainsi l'idéal de tout gouvernement est la parfaite unité
« des deux autorités, chacune supportant et corrigeant l'autre ; le clergé ayant une part importante dans tous les
« conseils nationaux ; les officiers civils ayant un respect
« solennel de Dieu dans tous leurs actes ; le clergé sanctifiant
« toute politique terrestre par son influence ; et la magistrature réprimant tout enthousiasme religieux par sa sagesse pratique. Séparer les deux et essayer d'éloigner Dieu
« de la vie journalière de la nation est diviser l'âme en deux
« provinces, l'une pour l'athéisme, l'autre pour l'enthousiasme. Ce sont les raisons qui m'amenèrent à parler de la
« séparation de l'Eglise et de l'Etat comme d'une fatuité ;
« car quelle fatuité peut être plus grande que de n'avoir pas
« Dieu dans ses pensées et lorsque nous agissons de dire dans
« nos cœurs : « il n'y a pas de Dieu. »

« Je pourrais m'étendre sur ce sujet, mais ce n'est pas le
« moment ; avant de conclure, j'ajouterai cependant : que le
« schisme de l'Eglise appelée évangélique et de la *High Church*, en Angleterre, suffit à ébranler la foi de beaucoup
« d'hommes en la vérité ou l'existence d'une religion. Le
« protestantisme actuel, en laissant paralyser son cœur par
« les jalousies, fruits d'une mauvaise éducation, offre un
« des spectacles les plus désastreux de l'histoire ecclésiastique. »

Nous arrivons à la péroration. Elle est toute ruskinienne. Dans les deux dernières pages nous avons le sujet principal de sa brochure : la Fédération de la *High* et de la *Low Church* et des Eglises protestantes du monde entier.

Il est difficile de dire si les procédés qu'il propose sont naturellement ou volontairement enfantins.

Il reproche à la *High Church* son arrogance, à la *Low Church* sa rudesse, curieuse façon de réunir deux ennemis ; mais peu importe à Ruskin. Il espère malgré tout que les églises d'Angleterre et d'Ecosse s'uniront aussi pour lutter contre la papauté. N'y a-t-il pas déjà trois siècles que Luther est né, que le protestantisme pense et que la papauté est en-

cœre vivante? Après l'énoncé des grands principes viennent les questions pratiques. Souvenons-nous que c'est un prophète qui parle.

Pour unir les deux grandes sectes de protestants paralysés des Iles Britanniques, il dira à l'Eglise d'Ecosse qu'elle n'a pas une ombre d'excuse pour refuser l'épiscopat, qui a été calomnié auprès d'elle, mais qui est recommandé par la Bible, ou refuser l'emploi d'une forme écrite de prières : ce n'est peut-être pas de son goût de prier ainsi, qu'importe « nous ne sommes pas à l'heure des préférences, mais des devoirs », il faut parcourir la moitié du chemin de la réconciliation. Quant à l'Eglise anglaise elle doit remplacer le mot de Prêtre dans ses livres de prières, par celui de Pasteur ou Ancien. Les passages relatifs à l'absolution doivent être effacés. Il ne restera plus alors que la question de baptême que l'on traitera aisément dans un synode. Les membres du clergé qui resteront réfractaires seront libres d'aller à Rome. Alors quand les Eglises d'Angleterre et d'Ecosse se seront réunies et auront formulé leur confession de foi, une traduction de cette confession de foi sera envoyée à toutes les églises du continent, pour qu'elles entrent à leur tour dans cette fédération. Alors l'unité du protestantisme sera formée, il n'y aura plus qu'un seul troupeau et l'Antéchrist sera anéanti.

Le prophète ne se laisse pas bercer malgré tout par l'illusion : « impossible, mille fois impossible, est le cri que j'entends autour moi. Non, non, pas impossible ! Christ n'ordonne pas l'impossible, mais il nous a ordonné de vivre en paix les uns avec les autres. Non, me répond-on, Il n'est pas venu pour apporter la paix, mais l'épée. Oui, c'est très vrai, pour apporter une épée sur terre, mais non pas dans son Eglise, car pour Son Eglise il a dit : « Je vous laisse ma paix. »

CONCLUSION

Dans un de ses derniers écrits, Ruskin écrit qu'une nation ne peut hésiter plus de deux siècles entre la Foi et la Raison. Lorsque le joug du christianisme devient à la fois « trop éthéré et trop inflexible » les peuples, qu'ils soient de France ou d'Angleterre, le rejettent. Alors « la richesse, le luxe, la vanité d'une érudition corrompue souillent la Foi. Le babil des sots, le commerce et l'escroquerie, l'oisiveté et la spéculation universelles apparaissent, le règne de saint Pétrole succède à celui de saint Pierre : Dieu seul sait ce qui s'en suivra, mais Il le sait Lui, quoi qu'en pensent les escrocs juifs et les apprentis apothicaires.

Ces paroles qui gardent un souvenir de l'âpreté de la lutte que Ruskin eut à soutenir contre toutes les « puissances sataniques » du monde, nous montrent de quelle cause il fut le champion.

Laissons parler encore une fois celui qui jugeait tous les principes religieux d'après leurs résultats pratiques, et qui jamais n'eut la lâcheté de cacher ses défaites ou ses doutes, et nous verrons s'il doit avouer à la fin de sa vie un échec complet ou chanter une victoire.

« J'avais compris qu'il était dans l'ordre voulu que le
« vieillard pleurât sa vie finissante comme un outil qui n'a
« pas servi et qui lui est enlevé, mais non comme un outil
« qui vient seulement d'être trempé et aiguisé et qui lui est
« sorti des mains à l'instant même où il aurait pu s'en servir
« pour le bien ; tandis que j'ai maintenant le sentiment que
« tout ce qui m'est advenu jusqu'ici de bon ou de mauvais
« m'a préparé à accepter avec plus de prudence une plus
« grande fortune et à mieux accomplir une tâche meilleure.

« Et précisément quand il me semble que je sors de l'école
« très au regret de n'avoir été qu'un aussi médiocre élève,
« ayant bien remporté quelques prix et espérant me consacrer dorénavant à des choses plus sérieuses que le « cri-
« ket » voici que le Maître que je voulais servir me renvoie,
« disant : « Voilà tout ce que je vous demandais mon ami ».
« J'imagine que chez la plupart des hommes la tristesse
« de ce sentiment est tempérée par l'agréable vanité et l'es-
« poir qu'ils ont d'avoir attaché leur nom à la découverte
« de quelqu'importante vérité ou à la fondation de quelque
« système exclusif qui rappelle leur souvenir. Mais je ne me
« suis jamais appliqué à rien découvrir, me contentant de
« louer ce qui avait déjà été découvert ; *la seule doctrine ou*
« *le seul système qui me soit personnel étant l'horreur de tout*
« *ce qui est doctrinaire au lieu de démontrable, de tout ce*
« *qui est systématique au lieu d'utile, de sorte qu'aucun de*
« *mes vrais disciples ne sera jamais un « Ruskinien » et qu'il*
« *suivra non pas moi, mais les instincts de sa propre âme*
« *et l'inspiration de son Créateur* ¹ ».

Le système de Ruskin est l'horreur de tout ce qui est doctrinaire, de tout ce qui est systématique. Un tel système poussé à l'excès devient critiquable. Nous aurions voulu trouver chez lui, ce qui n'aurait nullement nui à son influence, une idée plus nette du Christ. Jésus de Nazareth nous apparaît tantôt comme l'homme idéal, tantôt comme l'incarnation du Logos. Ruskin refuse d'adorer le Christ sur la croix et cependant il demande à l'homme de vivre la vie rachetée, mais il ne nous dit pas si cette vie rachetée est le fruit du sacrifice sanglant du Christ ou le résultat d'un effort humain. Le Fils de Dieu est toujours la force agissante dans la Création et cependant jamais Ruskin ne pense à le prier ou à le prendre comme intercesseur auprès du Père. Nous savons par ses différents biographes que Ruskin se tint toujours au courant des découvertes archéologiques et des études exégétiques, qu'il compulsait même les manuscrits et les parchemins et cependant nous n'avons de lui aucune théorie exacte de l'inspiration des Ecritures. Il cite indistinctement Job, le Cantique des Cantiques, saint Marc, et l'Apocalypse de Jean. Les mille citations que nous rencon-

¹ *Le Repos de St Marc, Le lieu des Dragons*, § 208.

trons dans ses œuvres ont, sous sa plume, la même valeur, il faut reconnaître là un souvenir de l'éducation maternelle.

La liberté humaine n'existe pas pour Ruskin et il voit, dans le péché le résultat d'une maladie qui doit, sans doute, provenir de la chute d'Adam. L'homme ne peut donc se guérir du mal inhérent à sa nature que par une grâce divine, de cette grâce, Ruskin jamais ne nous entretient.

Nous souvenant du milieu dans lequel il vécut, de la crise économique où il fut engagé et de la crise religieuse et morale qu'il subit, toutes choses qui l'obligèrent à prendre part à la lutte et à apporter un remède aux détresses humaines et qui firent de l'esthète, qui ne rêvait que beauté, un leader du socialisme chrétien, nous comprendrons que sa tâche immédiate en tant qu'homme, était, non d'élaborer un système rigoureux des rapports du bien, du beau et du vrai, mais de prêcher le droit à la vie pour tous et de prophétiser le bonheur et la paix aux peuples justes et moraux.

D'aucuns lui reprocheront de s'être adressé indirectement aux intellectuels et aux ouvriers, aux riches et aux pauvres, d'avoir oublié que les idées étaient des forces qui conduisaient l'humanité et de ne pas avoir circonscrit son activité au professorat d'Oxford où il pouvait influencer l'élite intellectuelle de la jeunesse d'Angleterre. D'autres lui reprocheront d'avoir espéré dans la bonté des classes cultivées ou dans leur justice.

Ruskin aurait répondu aux uns comme aux autres qu'il fit ce qu'il crut devoir faire. Cette réponse caractérise non seulement Ruskin mais la mentalité anglo-saxonne. Les peuples latins pensent, philosophent, discutent et parfois agissent après de longues réflexions et leurs actions ne valent souvent que par la pureté de leurs intentions. Les peuples anglo-saxons agissent généralement sous l'influence d'un sentiment moral ou religieux ; l'objet de leur pensée n'est pas de philosopher sur les projets qu'ils ont conçus, mais d'en découvrir les résultats pratiques et la portée bienfaisante. Lorsque Ruskin, au moment de sa crise de 1860, s'aperçoit de l'influence néfaste des théories économiques de Smith, il n'étudie pas tous les systèmes enfantés par les hommes depuis

la création du monde, afin d'en élaborer un nouveau qui les contredise ou les synthétise, il prend les résultats actuels des lois en cours, et formule de nouvelles lois susceptibles de faire disparaître l'injustice présente et de l'éviter pour l'avenir. Nous pouvons qualifier son christianisme de pratique et là nous découvrons la raison de son succès auprès des classes intellectuelles et ouvrières de l'Angleterre ; auprès des classes intellectuelles qui aiment à voir énoncer la vérité avec force et sous une forme littéraire parfois, sans se croire obligées de la mettre en pratique ; auprès des ouvriers qui entendirent l'écho du Sermon de la Montagne reproduit par la bouche d'un millionnaire qui l'avait accepté pour lui-même et mis en pratique.

Vu.

Le Président de la soutenance :

JEAN MONNIER.

Vu.

Le Doyen :

ED. VAUCHER.

BIBLIOGRAPHIE

- RUSKIN : *Modern Painters*, 5 vol., 1873. — *The Seven Lamps of Architecture*, *The Stones of Venice*, 3 vol., 1853. — *Notes on the Construction of Sheepfolds*, 1851. — *Pre-Raphaelitism*, 1851. — *Giotto and his works in Padua*, 1877. — *Lectures on Architecture and Painting*, 1854. — *Unto this last*, 1862. — *Munera Pulveris*, 1872. — *Sesame and Lilies*, 1865. — *The Ethics of the Dust*, 1866. — *The Crown of Wild Olive*, 1866. — *The Queen of the Air*, 1869. — *Lectures on Art*, 1870. — *Verona, and other Lectures*, 1883. — *Fors Clavigera*, 96 Lettres, 1871-1884. — *Aratra Pentelici*, *The Eagle's Nest*, 1872. — *Ariadne Florentina*, 1873. — *Val d'Arno*, 1874. — *Mornings in Florence*, 1877. — *The Bible of Amiens*, 1885. — *The Storm-Cloud of Nineteenth Century*, 1884. — *Praeterita*, 3 vol., 1885-1889.
Editions : Smith Elder, Londres. — George Allen, Londres.
- COLLINGWOOD (W. G.) : *The Life of John Ruskin*, 6^e éd., Methuen, Londres, 1905.
- HOBSON (J. A.) : *Ruskin as a Social Reformer*, Londres, 1898.
- HARRISON (F.) : *John Ruskin*, Londres, Paris, 1909.
- MILSAND (J.) : *L'esthétique anglaise. John Ruskin*, Lausanne, 1906.
- SIZERANNE (R. de la) : *Ruskin et la religion de la beauté*, 5^e éd., Paris, 1901.
- BARDOUX (J.) : *Le mouvement idéaliste et social dans la littérature anglaise au XIX^e siècle. John Ruskin*, 2^e éd., Paris, 1901.
- BRUNHES (H. J.) : *Ruskin et la Bible*, Paris, 1901.
- CHEVRILLON (A.) : *La Pensée de Ruskin*, Paris, 1909.
- TAINE (H.) : *Notes sur l'Angleterre.*
- METIN (A.) : *Le socialisme anglais*, 1897.
- NORDAU (M.) : *Dégénérescence.*
- Articles de journaux : *Revue des Deux Mondes*, 15 février 1900. — *Réforme Sociale*, 1^{er} mars 1900. — *Studio*, 15 mars 1900. — *Gazette des Beaux-Arts*, 1^{er} avril 1900. — *Bulletin de l'Union pour l'Action morale*, 15 avril 1900. — *Le Figaro*, 23 janvier 1900. — *Le Temps*, 22 janvier 1900. — *L'Echo de Paris*, août 1909.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
Préface	3
Evolution de la pensée religieuse	6
Sa dogmatique	31
Conclusion	63
Bibliographie.....	67



